

Le Numéro { FRANCE . . . Un Franc
 { ETRANGER . . . 25 Cents

2^e ANNÉE

N° 12. — Septembre 1898

LA REVUE

DES

DEUX FRANCES

Revue Franco-Canadienne

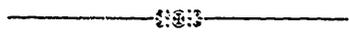
Directeur :
 Achille STEENS



Sommaire

Georges Pellerin	<i>Le prince de Bismarck.</i>	193
Adolphe Brisson	<i>Comment fut déclarée la guerre de 1870.</i>	225
Adolphe Boschot	<i>Berceuse pour l'absente.</i>	238
Georges Boyer	<i>Le traître.</i>	239
Achille Steens	<i>Pour Cuba libre.</i>	241
Léon de la Morinerie	<i>Séparation.</i>	243
Avila Bourbonnière	<i>Chronique américaine.</i>	244
Jean Mahondeau	<i>Blond majeur.</i>	249
L.-A. Bourgault-Ducoudray (DE L'INSTITUT)	<i>Critique musicale.</i>	250
J.-H. Roy	<i>Sœur de charité.</i>	252
Jacques Crepet	<i>La boîteuse.</i>	253
Rodolphe Brunet	<i>Chronique des Deux Frances.</i>	259
Mèrys	<i>La cigarette.</i>	266
Ereckmann	<i>Le dernier des Comtes-Sauvages (roman).</i>	267
Fantasio	<i>Les théâtres.</i>	277

LA MODE PARISIENNE



BUREAUX :

FRANCE	CANADA	ETATS-UNIS
23, rue Racine, 23 PARIS	30, rue St-Jacques MONTREAL	29, rue St-Jean, 29 QUEBEC
		21, rue Gold, 21 LOWELL, MASS.

GEORGES PELLERIN, Directeur-Administrateur

Administration Française
PARIS — 23, RUE RACINE, 23 — PARIS

De 2 à 6 heures du soir tous les jours

LA REVUE DES DEUX FRANCES

Secrétaire de la Rédaction : Rodolphe BRUNET.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE ET LE CANADA

UN AN.	{	15 FRANCS		SIX MOIS.	{	9 FRANCS
		3 DOLLARS				1 D. 80 CTS.

Les Abonnements seront servis dans toute l'Amérique par nos Administrations de Montréal, de Québec et de Lowell

PUBLICITÉ

La publicité se traite directement :

Dans toute l'Amérique, avec nos Administrateurs de Québec, de Montréal et de Lowell ou avec les Agents dûment accrédités par eux.

En France, avec l'Administration de Paris.

LA MODE PARISIENNE

A CHAQUE NUMÉRO UN SUPPLÉMENT SPÉCIAL

VOYAGES MARITIMES

ET

PRATIQUES

PARIS — 9, rue de Rome, 9 — PARIS

BILLETS

DE CHEMINS DE FER ET DE NAVIGATION
A PRIX RÉDUITS
en toutes Classes et par toutes Compagnies

EXCURSIONS

A FORFAIT
POUR TOUTE L'EUROPE

COLONISATION AU CANADA

DES RENSEIGNEMENTS

sont donnés aux Adresses suivantes :

MONTRÉAL : 30, rue Saint-Jacques,

QUÉBEC : 29, rue Salut-Jean.

GRANDE PHARMACIE
DE LA CROIX DE GENÈVE

142, Boulevard Saint-Germain, 142

PARIS

MAISON DE CONFIANCE

SPÉCIALE POUR LES ORDONNANCES ET
ANALYSES MÉDICALES

PRIX MODÉRÉS ET SPÉCIAUX POUR LES ABONNÉS

Spécialités en dépôt

SUCRE ÉDULCOR

LE SEUL PERMIS AUX DIABÉTIQUES

DRAGÉES FERRÉ

CONTRE LA CONSTIPATION

Les Produits de la Maison se trouvent dans les principales
pharmacies de Québec et de Montréal

REMISE AUX DOCTEURS

LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE
ANCIENNE ET MODERNE

Jacques LE CHEVALIER
23, Rue Racine. — PARIS

MÉDECINE — BOTANIQUE — ZOOLOGIE — GÉOLOGIE

La Librairie publie une **Bibliographie des Sciences médicales** sous forme de catalogues par spécialités dont : *Psychiatrie, Neurologie, — Dermatologie-Syphiligraphie*, ont paru, les autres sont en préparation.

En distribution : Catalogues de livres de Médecine-Botanique — Géologie — Zoologie, Anatomie comparée.

La Maison fait la commission pour tous les livres français

Envoi franco de nos catalogues, en priant d'indiquer la spécialité.

Les demandes sont expédiées par retour du courrier.

ÉLECTRICITÉ MÉDICALE

Instruments de Chirurgie

GUDENDAG

17 — rue de l'Odéon — 17

PARIS

Fournisseur des Ministères de la Guerre et des Colonies, de la Faculté de Médecine, de l'Assistance Publique, etc.

PAS DE CATALOGUE

Aux Étudiants

SPÉCIALEMENT HONORÉE

PAR LA CLIENTÈLE DE MM. LES ÉTUDIANTS

La Maison P. VIDAL

INFORME QU'ELLE A TOUJOURS À LEUR DISPOSITION

UN

GRAND CHOIX D'ÉTOFFES

DERNIERS GENRES

Les soins qu'elle apporte à l'exécution des Commandes et la bonne coupe sont à la fois les meilleures garanties que l'on puisse offrir aux clients.

P. VIDAL

TAILLEUR

PARIS — 6, Rue Racine, 6 — PARIS

D. SIMAL SEUR

Fabricant d'Instruments de chirurgie

5, RUE MONGE

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine, de l'Union des Femmes de France, des Hôpitaux Civils et Militaires, des Laboratoires du Jardin des Plantes et de l'École des Hautes Etudes.

Usine à vapeur, 21, rue de l'Estrapade.

TÉLÉPHONE N° 808.68

Électricité médicale. — Accumulateurs

Envoi franco du Catalogue illustré.

Hotel-Restaurant St-Sulpice

7, RUE CASIMIR DELAVIGNE, 7

Près de l'École de Médecine et de la Sorbonne

Chambre au mois de 30 à 70 fr.
Chambre par jour de 2 fr. 50 à 5 fr.

TABLE D'HÔTE

RESTAURANT A LA CARTE ET A PRIX FIXE

DÉJEUNERS à 1 fr. 50

DINERS à 2 francs

SALONS ET CABINETS RÉSERVÉS

Cuisine Franco-Hispano-Américaine

Salon de Lecture et Piano

PENSION de FAMILLE, 100 fr. par mois

PRÈS DU LUXEMBOURG ET DE L'ODÉON

7, Rue Casimir Delavigne, 7

PROPRIÉTAIRES

MALVY & MIRALLÉS

Hôtel Chatham

17 & 19, rue Daunou, 17 & 19.

PARIS

Rue de la Paix

Boulevard des Capucines

(Près l'Opéra)

M. H. HOLZSCHUCH, Propriétaire.

GRAND HOTEL DES BALCONS

3, rue Casimir-Delavigne, 3

(Près l'Odéon)

• **L. Format** •

PROPRIÉTAIRE

Excellentes chambres de 35 à 60 francs par mois; et au jon
de 2 à 4 francs.

SONNETTES ELECTRIQUES DANS TOUTES LES CHAMBRES

Hôtel de France et de Lorraine

RUE DE BEAUNE, N^{OS} 5 ET 7 — PARIS

DUSSAUSSAY

PROPRIÉTAIRE

Chambres de 3 à 6 francs par jour
et de 35 à 60 fr. par mois

PENSION (tout compris) A PARTIR DE 8 FR. PAR JOUR

MAISON DE FAMILLE TRÈS RECOMMANDÉE
PAR LE CLERGÉ

ÉPICERIE CENTRALE

M^{me} V^{ve} BONNETAT

145, Boulevard St-Germain
PARIS

Maison Spéciale pour Articles fins
DESSERTS ET SPIRITUEUX
VINS FINS

MAISON ALBERT

7 & 9, CARREFOUR DE L'ODÉON, 7 & 9

PARIS

Haute Nouveauté

COMPLETS DEPUIS 27 FRANCS

COSTUMES SUR MESURE

PARDESSUS, JAQUETTES

ET

Vêtements de Cérémonie

DES PRIX EXCEPTIONNELS

'DE BON MARCHÉ

MAISON DE CONFIANCE

LA PLUS ANCIENNE DU QUARTIER DES ÉCOLES

AU

ROI DAGOBERT

8, Boulevard Saint-Michel, 8

FABRIQUE DE CHAUSSURES

PERFECTIONNÉES

COUSUES A LA MAIN

Élégance — Solidité

POUR HOMMES, DAMES & ENFANTS

Librairie Médicale, Scientifique & Littéraire

EM. LE FRANCOIS

9 ET 10, RUE CASIMIR-DELAUVIGNE, A PARIS
(près la Faculté de Médecine et le Luxembourg)

Nous fournissons à Paris et expédions en France et à l'étranger, et principalement au Canada, tous les ouvrages qui nous sont demandés avec une forte remise sur les prix marqués des éditeurs.

Pour le Canada, conditions spéciales de bon marché et expédition *franco* par la poste et par retour du courrier. Envoi *gratis* des conditions de tarif et catalogues sur demande.

Livres d'occasion à prix réduits

GRAVURE SUR MÉTAUX

A. BUFFET

3, RUE DE CREBILLON

(PLACE DE L'ODÉON)

PRIX TRÈS MODÉRÉS

Spécialité pour MM. les Docteurs.
Cartes de visite. — Notes d'ordonnances
et honoraires gravés et imprimés.
Plaques de cuivre et de marbres de
toutes dimensions.

Timbres secs et caoutchouc.
Billets de mariage et de naissance.
Cachets et Blocs, et Timbrage.

RESTAURANT DE L'ABBAYE

L. MIGNOT, PROPRIÉTAIRE

6, RUE ST-BENOIT, 6

Repas à partir de $\left\{ \begin{array}{l} 1 \text{ fr. } 50, 2 \text{ fr. et } 3 \text{ fr.} \\ \text{et à la Carte} \end{array} \right.$

SALLES PARTICULIÈRES

Le Restaurant de l'Abbaye se recommande par la distinction
de sa clientèle

VINS DE 1^{er} CHOIX

MAISON FONDÉE EN 1620

Photographie des 4 Bébés

Maison J. LAUGA

15, rue de Sèvres, 15

AU REZ-DE-CHAUSSÉE
PARIS

Agrandissements en tous genres
d'une perfection absolue

Portraits inaltérables au Platine, Charbon
Aquarelle, etc.

Clichés Conservés

L'AGE D'OR DE LA POÉSIE FRANÇAISE

Lire dans le "XIX^e SIÈCLE EN FRANCE"

PAR PAUL A.-E. CHAUVET (Univ. de Paris)

LES PLUS BEAUX POÈMES

de Lamartine, Hugo & Musset

Aux bureaux de la Revue à Montréal, Québec et Paris

Librairie P. V. STOCK

8, 9, 10 et 11, Galerie du Théâtre Français - PARIS

SPÉCIALITÉ

de Brochures de Pièces, Opérettes et
MUSIQUES DE THÉÂTRES

La Maison **STOCK** expédie à bref délai
toutes les Commandes qui lui sont
faites.

Dépositaire central de notre Revue

30, rue Saint-Jacques, 30

D. W. & A. E. BRUNET

MONTREAL (CANADA)

Achat et Vente

DÉBENTURES

du Gouvernement; de Chemins de
Fers, de Municipalités, etc.

Prêts aux Fabriques et aux
Communautés Religieuses.

TÉLÉPHONE BELL : 2313

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :

"SPERNET" — MONTRÉAL

TOUS LES
CANADIENS-FRANÇAIS

qui ont gardé l'Ame Française

LISENT

La Revue

des

Deux Françes

Revue Artistique et Littéraire

ABSOLUMENT INDÉPENDANTE



LE PRINCE DE BISMARCK.

LE PRINCE DE BISMARCK

L'homme qui a fait l'Allemagne contemporaine vient de mourir. Il avait consacré sa vie à cette œuvre et a eu la suprême joie de la réaliser avant que la mort ne le frappât. Ce n'est pas l'heure de diminuer la figure du « grand Allemand ». Tandis que l'empire germanique tout entier pleure l'homme de fer qui lui a donné l'unité et la gloire, l'Histoire commence à réunir ses documents pour le juger. Grand patriote en Allemagne, Bismarck peut paraître néfaste aux yeux de l'humanité. Il avait conçu un long dessein, il l'a accompli jusqu'au bout ; mais au prix de combien de fourberies politiques et de vies humaines ?

Elevé à l'école de Schopenhauer, dont il se vantait d'être un disciple, il s'est inspiré toute sa vie de ce philosophe. « Ni aimer, ni haïr, c'est la première moitié de la science de la vie, écrivit Schopenhauer, se taire et ne rien croire en est l'autre moitié. » Comme diplomate, Bismarck proclame le néant de la diplomatie, comme orateur politique, il ne combat qu'à coups de boutades, c'est un humoriste. Cela éclate dans toutes ses lettres et dans tous ses discours. N'écrivit-il pas à Mme de Bismarck, alors qu'il siégeait à la Diète de Francfort :

A moins que des complications extérieures ne se produisent, et nous autres délégués fédéraux, avec notre superlative sagesse, sommes parfaitement incapables de les faire naître ou d'en sortir, je sais exactement ce que nous ferons en une, deux ou cinq années ; je m'engagerais à le faire en vingt-quatre heures, si les autres voulaient être sensés et sincères un seul jour.

Je n'ai jamais douté que ces messieurs ne fissent leur cuisine à l'eau, mais ce potage fade et sans le moindre œil de graisse, me confond, je l'avoue. Envoyez-moi votre maître d'école ou votre agent-voyer et, s'ils sont lavés et peignés, ils feront d'aussi bons diplomates que ceux d'ici. Je fais des progrès gigantesques dans l'art de ne rien dire en un nombre infini de mots : j'écris des lettres de plusieurs pages, claires et nettes comme des articles de fond, et si, après les avoir lues, Manteuffel peut me dire ce qu'il y a dedans, il est plus avancé que moi... Personne, pas même le plus méchant des démocrates, ne peut concevoir ce qu'il y a de nullité et de charlatanisme dans la diplomatie.

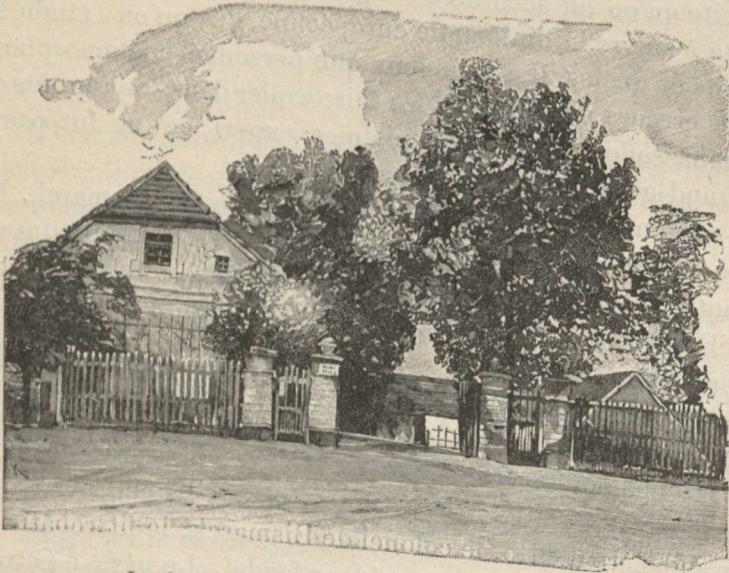
Le géant prussien avoue donc lui-même la versatilité de sa politique. Jamais l'art de se moquer de ses contemporains n'eut peut être un plus brillant adepte. L'esprit de suite qu'on lui accorde n'est plus qu'une merveilleuse habilité à suivre la diplomatie européenne, dès qu'on a étudiés ses faits et gestes. Il a su, mieux que personne, métamorphoser ses erreurs en vérités et les faire avaler dans les ragoûts des ambassades. Ce fut un cuisinier expert, ce ne fut pas un grand génie politique comme Richelieu.

Ceci n'enlève rien à l'œuvre grandiose de Bismarck. Il a eu son heure, il a su la saisir. Mais sa vie publique fut une suite de trahisons toujours heureuses envers tous les États d'Europe et tous les partis de l'Allemagne. C'est ce qu'il faut bien avouer.

Otto de Bismarck, naquit à Schœnhausen le 1^{er} avril 1815 dans le duché de Brandebourg.

Le château de Schœnhausen, tel que le représente notre gravure, date du xviii^e siècle, époque à laquelle l'arrière-grand-père d'Otto, le colonel de Bismarck, le fit rebâtir sur l'emplacement du vieux schloss féodal. Le père d'Otto de Bismarck, ayant pris sa retraite comme chef d'escadron, avait épousé une petite bourgeoise, Louise Meuken, petite fille d'un professeur de philosophie et fille d'un conseiller du roi, mort en 1801. De ce mariage naquirent six enfants, dont trois seulement ont survécu : l'ex-chancelier (Otto), son frère Bernard et sa sœur Malvina, qui épousa, en 1844, un membre de la Chambre des seigneurs, Oscar d'Arnim. Bismarck a, de tout temps, voué un véritable culte à cette Malvina et c'est à elle que sont adressées les lettres tour à tour émuës, enthousiastes ou narquoises qui constituent, mieux qu'aucun document officiel, une sorte d'anthologie des états d'âmes les plus caractéristiques du chancelier.

En 1827, il entre au gymnase Frédéric-Guillaume où il ne fit pas de brillantes études. Ce ne fut qu'en 1832 qu'il parvint après bien des échecs à passer son *Abiturienten-examen*, sorte de baccalauréat, et son diplôme constate qu'il avait une fâcheuse tendance à manquer les cours. Il avait pourtant une physionomie franche et ouverte, de grands yeux pleins d'intelligence. Un mois après, il commençait son droit à l'Université de Göttingue. Il y fut l'étudiant le plus insoumis de l'école et le plus turbulent.



Le château de Schönhausen où naquit Bismarck.

Son premier conflit avec le recteur mérite d'être raconté. Bismarck venait d'être reçu membre de la corporation *Hannovera* et pour fêter son élection, il avait organisé, en compagnie de ses camarades, un banquet dans son propre domicile. Naturellement on y but force rasades de bière et Bismarck, au cours d'une discussion, lança une bouteille vide par la fenêtre. Un passant, atteint sans doute, porta plainte, et notre étudiant fut cité à comparaître devant le recteur. Il y alla, mais en robe de chambre, chaussé de ses bottes d'ordonnance, un fond de casserole sur la tête et la

pipe à la bouche. Le recteur épouvanté commença par gratifier d'une amende le trop jovial étudiant, pour lui apprendre à se présenter devant le tribunal académique dans une tenue plus décente; puis il l'interrogea. Mais Bismarck prétendit que la bouteille pouvait bien s'être envolée toute seule et, en guise de démonstration, il fit mine de s'emparer de l'encrier du recteur pour lui faire prendre un chemin semblable. Le recteur, voyant qu'il se moquait de lui, infligea au jeune Otto trois jours de *carcer* (prison).

Les derniers mois du séjour d'Otto de Bismarck à Gœttingue sont signalés par une autre équipée qui a dû contribuer quelque peu à la décision prise par lui, peu après, de terminer ses études à Berlin.

Les étudiants d'Iéna, ayant entendu parler de ses exploits et désireux de faire sa connaissance, l'invitèrent officiellement à leur rendre visite. Bismarck, très flatté, se rendit à Iéna avec son ami de Trotha, et tous deux coulèrent là quelques journées et quelques nuits de fêtes ininterrompues. Mais, un matin que Bismarck était encore couché, il reçut la visite du bedeau de l'Université d'Iéna qui venait lui signifier respectueusement un arrêt du Conseil académique, en vertu duquel lui et son ami étaient sommés de quitter la ville immédiatement, le Conseil estimant qu'ils débauchaient la jeunesse universitaire d'Iéna.

La corporation « Thuringen », dont Bismarck était l'hôte, résolut de protester contre cette expulsion en ménageant aux deux jeunes gens une sortie triomphale. Les étudiants louèrent à cet effet un landau attelé de six chevaux. Les délégués de la corporation y prirent place, ayant au milieu d'eux les deux expulés qui furent conduits ainsi hors des portes de la ville escortés par de nombreux collègues chantant à tue-tête le *Gaudeamus igitur*.

Jamais la santé de Bismarck n'eut à souffrir des orgies et libations qu'on vient de lui voir reprocher. Le tempérament de fer dont jouissait alors le jeune géant poméranien, résistait à tous les excès, laissant au chancelier de plus tard le soin de payer les dettes de l'étudiant. Une seule fois, au cours de son deuxième semestre de Gœttingue, il fut atteint d'une

légère fièvre gastrique, et dut appeler un médecin qui lui prescrivit de la quinine. Mais l'ordonnance coïncidant avec un envoi de Kniephof, qui consistait en saucisses et en pâté d'oie, Otto de Bismarck préféra s'administrer une douzaine de saucisses, et guérit quand même (1).

*
* *

A Berlin, où il acheva ses études, le jeune Otto fréquentait plus volontiers les salons que les cours. Grâce à son esprit de boute-en-train, sa facilité à parler l'anglais et le français et ses talents de parfait danseur, il devint très recherché du monde berlinois. De 1838 à 1839, Bismarck fit son volontariat d'un an dans les chasseurs de la Garde, à Potsdam. Un jour que son régiment était de passage à Lippelne, son valet d'écurie Hildebrand faillit se noyer dans le Wendelsée, lac très dangereux où il faisait baigner ses chevaux. Bismarck, qui assistait du haut d'un pont à la baignade, se jeta tout habillé dans le lac, sans prendre le temps même de retirer ses gants, et put ainsi arracher le malheureux à une mort certaine.

Il entremêle ses actes de dévouement de traits humoristiques en vrai farceur qu'il est. Tantôt il lâche une bande de renards dans les appartements de ses cousines qu'il terrorise ainsi, tantôt il laisse un de ses amis risquer de se noyer dans les marais en proposant seulement de lui loger une balle dans la tête pour lui épargner les horreurs de la noyade.

Son volontariat terminé, Bismarck se consacre à la surveillance de ses terres et devient un remarquable *gentleman farmer*. Mais son tempérament exubérant l'empêche de conserver cette situation paisible plus d'une année et le 28 juillet 1847 ce cerveau brûlé épousa Mlle de Johanna de Puttkammer appartenant à l'une des familles les plus austères du pays. Il devint le modèle des époux et, tout d'un coup, le meilleur, le plus rigide des pères de famille. Ce mécréant, qui n'avait pas encore à cette époque mis libre-

(1) D'après M. J. Hoche, biographe du prince.

ment les pieds dans une église, devint le plus religieux des hommes. Bismarck fut l'un des très rares grands hommes qui apportèrent la loyauté et l'honneur dans le mariage. Il écrivait plus tard à sa femme :

Avant-hier, j'ai été dans l'après-midi à Wiesbaden, et j'ai contem- plé, avec un mélange de mélancolie et de sagesse à l'antique, les traces de mes précédentes folies. Plaise à Dieu d'emplir de son vin clair et généreux ce vase dans lequel le champagne de la vingt-et-unième année fermenta inutilement et ne laissa qu'un dépôt insipide. Oh et comment vivent en ce moment*** et Miss***? Combien sont morts avec qui j'ai eu des amourettes, avec qui j'ai bu, avec qui j'ai joué! Combien mes jugements sur le monde ont, depuis quatorze ans, subi de transfor- mations! Combien de choses me paraissent petites qui me semblaient grandes autrefois, et combien de choses j'honore aujourd'hui que je méprisais naguère. Que de feuilles, dans notre for intérieur, peuvent encore verdir, croître, frémir et se flétrir pendant les quatorze années à venir, c'est-à-dire jusqu'en 1865, si nous vivons jusque-là? Je ne conçois pas comment un homme qui médite sur lui- même, et qui ne sais rien ou ne veut rien savoir de Dieu, peut accepter le mépris et l'ennui de la vie. Je ne sais pas comment j'aurais supporté cela autrefois. Si je devais vivre comme alors, sans croire ni à Dieu ni à toi, ni aux enfants, en vérité, je ne sais pas pourquoi je n'abandonnerais pas cette vie comme une chemise sale; et cependant la plupart de mes connaissances en sont là et vivent. Lorsque je me demande, à moi-même, quel motif on a de vivre davantage ainsi, de se fatiguer, de s'irriter, d'intriguer, d'espionner, je ne sais vraiment pas pourquoi. Ne conclus pas de cela que je sois devenu tout à fait sombre; au contraire, il en est de moi comme du feuillage jaunissant que l'on contemple dans un beau jour de septem- bre : bien portant et plus vif, mais avec un peu de mélancolie, de nostalgie, de regret de la forêt, de la mer, des déserts, de toi et des enfants, le tout mêlé de soleil couchant et de Beethoven.

C'est au cours de son voyage de noces, à Venise, que Bismarck eut la bonne fortune d'être présenté au roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV. Il fut invité à sa table et commença dans ce dîner sa carrière politique. Pour l'intel- ligence de ce qui va suivre, il nous faut dire quelques mots sur la situation de l'Allemagne avant la guerre de 1870.

La constitution de la Confédération germanique divisait l'Allemagne en trente-huit Etats, la condamnant ainsi, au dehors à l'impuissance, au dedans à l'anarchie. La diète, chargée de régler les affaires communes, n'était composée que de délégués des princes et non des peuples. D'ailleurs, l'eut-elle été autrement qu'elle était soumise quand même aux deux influences de l'Autriche et de la Prusse, Etats les plus étendus, qui se haïssaient entre elle. Les divers peuples allemands aspiraient tous à une réorganisation de la diète fédérale ou à une fusion de tous les Etats en une seule nation. Cette union se ferait-elle au profit de l'Autriche ou de



LA CHAMBRE A COUCHER DE BISMARCK



BISMARCK EN FAMILLE.

la Prusse? Ce fut Bismarek qui la prépara au profit de la Prusse. Telle fut son œuvre.

Délégué à la Diète fédérale par la Saxe, il profita des troubles de 1848 pour se placer à la tête du parti réactionnaire prussien et s'opposer à toutes les concessions faites au peuple par la monarchie. Dans les années qui suivirent, son influence ne fit que s'accroître jusqu'en 1859, époque à laquelle le roi de Prusse lui confia le poste d'ambassadeur en Russie. Il était au comble de ses vœux car, disait-il, *« rien ne le charme autant que le régime de truffes, de vieux vins, de dépêches et de décorations, qui est celui de la diplomatie. »*

A Saint-Pétersbourg, il demeure encore un peu l'esprit turbulent qu'il était en Prusse, aussi ne laisse-t-il parmi la haute société russe que le souvenir de son humeur joviale, mais parfois brusque et violente. Un soir, qu'il se trouvait dans le salon de la princesse Bariatinsky et qu'il s'y ennuyait fort, il s'amusa à accabler les plus grands personnages politiques, absents d'ailleurs, des plus mordantes épigrammes. Il causa pendant une heure un scandale inoubliable dans le salon. Or, comme à minuit Bismarek se retirait, on entendit un chien aboyer furieusement dans la cour. Le prince Bariatinsky ne put résister au plaisir de faire à son tour un bon mot aux dépens de son hôte; il ouvrit la fenêtre et cria à Bismarek :

— Monsieur l'ambassadeur, ne mordez pas mon chien, je vous prie.

C'est à Saint-Pétersbourg qu'il prévoit la guerre franco-allemande dans laquelle l'Autriche participera ou non, selon ses intérêts. Il écrit, vers cette époque :

Ici, tout n'est au résumé qu'une question de temps; les peuples et les individus, la folie et la sagesse, la guerre et la paix, tout vient et s'en va comme la vague, et la mer demeure. Il n'y a sur cette terre qu'hypocrisie et jonglerie. Que ce soit la fièvre ou la cartouche qui doit arracher ce masque de la figure, ce masque tombe tôt ou tard. Alors apparaîtra entre un Prussien et un Autrichien, s'ils sont égaux en taille, une ressemblance qui rendra fort difficile de les distinguer l'un de l'autre. Au reste, les imbéciles et les gens d'esprit, réduits à l'état de squelettes, se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Il est certain que le patriotisme spécifique ne résiste pas à cet examen, mais il faudrait désespérer si nous étions réduits, pour toute aubaine, à ce précaire pis-aller.

A côté de l'humoriste railleur, il y a toujours le diplomate,

et même, quelquefois, l'homme de cœur qui sait écrire des lettres où vibre le plus pur accent pathétique. Telle cette lettre qu'il écrivit en août 1861 à son beau-frère, le mari de sa sœur Malvina, en apprenant que le jeune ménage a perdu un de ses enfants :

Je viens d'apprendre l'affreux malheur qui vous a frappés, toi et Malvina. Ma première pensée a été de me rendre immédiatement auprès de vous ; mais je m'exagérerais mes forces. La cure m'a affaibli, et l'idée que j'ai conçue de l'interrompre subitement a rencontré une opposition si énergique que je me suis décidé à laisser partir Jeanne toute seule. Un pareil coup ne saurait être atténué par aucune consolation humaine, et cependant on éprouve naturellement le désir d'être près de ceux qu'on aime, lorsqu'ils souffrent, et de mêler ses plaintes aux leurs. C'est là tout ce que nous pouvons faire. Tu ne pouvais guère être atteint d'une plus grande douleur : perdre de cette façon un enfant si aimable et qui prospérerait si bien, et enterrer avec lui toutes les espérances qui devaient faire la joie de tes vieux jours, c'est là un chagrin dont tu ne guériras pas tant que tu seras sur cette terre ; je le sens à la compassion profonde et douloureuse que tu m'inspires. Nous sommes complètement abandonnés à nous-mêmes dans la main puissante de Dieu, tant qu'il ne daigne pas nous aider, et nous ne pouvons que nous incliner humblement devant sa volonté. Il peut nous reprendre tout ce qu'il nous a donné, et nous isoler entièrement, et l'affliction que nous en ressentons ne devient que plus amère lorsque nous la laissons dégénérer en reproches et en révolte contre sa toute-puissance. Ne mêle à ta juste douleur aucune pensée amère, ni aucun murmure ; mais souviens-toi qu'il te reste un fils et une fille, et que tu peux avec eux te considérer comme heureux, même en songeant à l'enfant chéri que tu as possédé pendant quinze ans, du moment où tu te compares avec ceux qui n'ont jamais eu d'enfants et n'ont jamais connu les joies paternelles. Je ne veux pas t'importuner de mes faibles consolations, mais seulement te dire que je sens, comme ton ami et ton frère, ta douleur aussi vivement et aussi profondément que si elle était la mienne propre. Combien tous les petits soucis et les petits désagréments dont notre vie est semée journellement sont insignifiants auprès du coup terrible que nous porte un véritable malheur, et combien je me reproche les plaintes et les désirs que j'ai si souvent exprimés, parce que j'oubliais tout le bonheur que Dieu nous donne et tous les dangers qui nous entourent sans nous atteindre ! Nous ne devons pas nous attacher à cette vie et nous y croire chez nous : dans vingt ou trente ans au plus, nous serons tous deux débarrassés des soucis de ce monde, et nos enfants, arrivés au même point où nous sommes actuellement, constateront avec étonnement que leur vie, si nouvelle et si joyeuse encore, est déjà à son déclin. Cela ne vaudrait pas la peine de s'habiller et de se déshabiller, si tout finissait avec la vie.

*
* *

Nommé ambassadeur à Paris, Bismarck descend à l'hôtel de Douvres, d'où il écrit à sa sœur :

J'ai cinq cheminées, et pourtant je gèle, cinq pendules qui marchent, et je ne sais jamais quelle heure il est, onze grandes glaces, et ma cravate est toujours aussi mal mise.

Puis, de l'hôtel de la Légation, cette lettre à sa femme :

Le côté du midi est occupé par l'escalier et les *non-valeurs* (en français dans l'original), tout est exposé au nord et a une odeur de moisissure et de cloaque. Aucun meuble, ni aucun coin où l'on éprouve du plaisir à s'asseoir, les trois quarts de la maison sont fermés comme consistant en *salons* ; tout y est recouvert de

housses, et on ne peut en faire un usage journalier sans en bouleverser grandement l'organisation. Les bonnes habitent le troisième étage, les enfants le deuxième, l'étage principal (premier étage) ne contient que la chambre à coucher, avec un grand lit, puis quelques salons démodés (style de 1818), les uns à côté des autres, et beaucoup d'escaliers et d'antichambres. On vit, à proprement parler, au rez-de-chaussée, du côté du nord, près du jardin, où je me chauffe, dès que le soleil luit, trois fois au plus par semaine, et pendant quelques heures. Tu verras cela en marge :

(Ici, la lettre comporte, en effet, un plan graphique de la maison.)

En outre, dans tout l'étage principal, une seule chambre à coucher, et rien de plus. Toutes les affaires domestiques sont au deuxième, où l'on monte par un escalier étroit, sombre et raide, sur lequel je ne puis marcher droit, à cause de la largeur de mes épaules, et cela sans crinoline. L'escalier principal ne va que jusqu'au premier ; deux autres escaliers, situés aux deux extrémités de la maison et semblables à des échelles, conduisent aux étages supérieurs. C'est là que Hatzfeld et Pourtalès ont vécu tout le temps : mais ils en sont morts à la fleur de l'âge.

Il trouve l'Empereur jovial et l'Impératrice une des plus belles femmes qu'il connaisse. Quant aux plaisirs de Paris, il en dit quelques mots dans ses lettres quand il y fait beau temps, car jamais aucun homme d'Etat n'a été plus l'esclave du baromètre que lui :

Depuis hier, nous avons eu le beau temps : il avait fait jusque-là un froid de loup, et la pluie ne cessait pas. J'ai profité hier du changement pour aller dîner à Saint-Germain. Belle forêt longue de deux verstes, terrasse sur la Seine, avec vue magnifique sur les bois, les montagnes, les villes et les villages. Tout ce que l'on voit est entouré de verdure jusqu'à Paris. Je viens de parcourir en voiture le bois de Boulogne par le plus doux des clairs de lune : des milliers de voitures y défilaient ; les laes étaient couverts de lumières de toutes les couleurs, et il y avait concert en plein air. Maintenant, je vais me coucher.

De son côté, Napoléon III étudiait Bismarck et prononçait ce mot qui eut pu décider de sa dynastie s'il avait su traiter le diplomate prussien en conséquence : « Bismarck n'est pas un homme sérieux. » Guizot n'était pas de cet avis, car il disait autre part (1866) : « A l'heure actuelle, il n'y a qu'un seul homme ambitieux et audacieux en Europe, c'est Bismarck. » Guizot devait avoir raison, car Bismarck n'avait pas à cette époque la conscience bien tranquille, ainsi qu'en témoigne l'album de son collègue, le comte Enzenberg, chargé d'affaires de Hesse, sur lequel nous relevons les trois pensées suivantes :

Pendant ma longue carrière, j'ai appris à pardonner beaucoup et souvent, mais je n'ai rien oublié.

GUIZOT.

Un peu de manque de mémoire ne peut pas nuire à la sincérité du pardon.

THIERS.

Pour ce qui me concerne, l'existence m'a appris à oublier bien des choses et à m'en faire pardonner encore bien plus.

DE BISMARCK.

Bismarck est rappelé à Berlin, où le roi lui offre la présidence du Conseil des ministres. Il fit preuve dans ses nouvelles fonctions d'une énergie surhumaine, tout en restant le bon plaisant qu'il fut toujours. Il avait à vaincre les ennemis de l'intérieur et les ennemis du dehors. Il trompa tout le monde en disant à l'Europe: « J'arme contre la révolution populaire » et aux

Prussiens: « J'arme contre les ennemis étrangers. » En 1865, la Prusse met en ligne 750.000 soldats sur une population de 18 millions d'habitants. Seules dans le monde entier, ses troupes étaient armées de fusils à aiguille tirant dix coups par minute.

Bismarck débute en convainquant l'Autriche de l'aider dans la conquête des duchés allemands du Holstein et de Lauenbourg que détenait le Danemark. La con-

quête faite, il se tourne contre l'Autriche pour posséder seul ces deux duchés. On sait avec quelle rapidité fut faite cette campagne de 1866 qui aboutit à la défaite complète des Autrichiens à Sadowa où ils perdirent 30.000 hommes, 200 canons et 20 drapeaux. Revêtu de son uniforme de cuirassier de la landwehr (réserve), Bismarck fit toute la campagne aux



Bismarck en colonel de la Landwehr.

côtés du Roi. Des bombes ayant même éclaté tout près du prince, le ministre le pria de se retirer sur les derrières de l'armée en lui rappelant qu'il était responsable de la vie de son souverain. Le Roi ayant répliqué que comme général en chef, sa place était au milieu de ses troupes, Bismarck insista plus énergiquement et le convainquit sans doute, car le Roi tourna bride. Mais, comme son cheval ne marchait pas à une allure assez vive au goût de Bismarck, on vit celui-ci retirer son pied de l'étrier et lui administrer, à la dérobée, un violent coup de botte qui eut pour effet de lui faire traverser le champ de bataille en quelques secondes.

Nous publions plus loin le récit détaillé et documenté des faits qui ont amené la guerre franco-allemande de 1870-71. On sait aujourd'hui, par l'aveu même de Bismarck, de quel travestissement de la vérité il ne se fit pas honte d'user pour pousser Napoléon III à une guerre qui devait être néfaste pour la France. Pendant toute la campagne il ne montra ni faiblesse, ni découragement. Il passa par toutes les épreuves auxquelles les troupes allemandes furent soumises, se contentant, pour tout lit, d'un matelas jeté à terre, expédiant les affaires de l'État à la lueur d'une bougie fichée dans le goulot d'une bouteille, toujours sur la brèche et toujours gai. Comme secrétaires, il s'entoure des gens les plus disparates, un gentilhomme, le baron de Holsstein, un révolutionnaire, Lothar Bucher, et un prêtre défrôqué, Moritz Busch.

Voici comment Bismarck fit son rapport de la capitulation de Sedan :

Après la bataille du 1^{er} septembre, je m'étais rendu avec le maréchal de Moltke à Donchéry, pour y entamer des négociations avec les Français, et nous y avions passé la nuit, tandis que le Roi et le quartier général étaient retournés à Vendresse. Les pourparlers se prolongèrent jusqu'après minuit, sans aboutir. Le général Blumenthal, ainsi que trois ou quatre officiers de l'état-major y avaient pris part avec Moltke et moi. C'est le général de Wimpfen qui avait porté la parole au nom des Français. L'exigence du maréchal de Moltke était simple: l'armée française tout entière se rendait prisonnière. Le général de Wimpfen trouva cette exigence trop dure. L'armée avait, par sa bravoure, mérité un meilleur sort. Son chef demandait qu'on la laissât se retirer à condition que, pendant la durée de la campagne, elle ne servirait plus contre nous, et qu'on la fit passer en Algérie ou dans une contrée de la France que nous fixerions.

Le maréchal de Moltke maintint froidement ses conditions. Le général de Wimpfen lui représenta combien sa position était malheureuse. Il y avait deux jours seulement que, venant d'Afrique, il avait rejoint les troupes; il n'avait pris le comman-

dement que vers la fin de la bataille, après que le maréchal de Mac-Mahon eut été blessé, et voilà qu'on voulait lui faire signer une pareille capitulation. Le maréchal de Moltke exprima son regret de ne pouvoir tenir compte de la position du général que, du reste, il savait apprécier. Il rendit hommage à la valeur des troupes françaises, mais il déclara qu'on ne pouvait défendre Sedan avec succès, et que le passage à travers nos lignes était impossible. Il ne demandait pas mieux que d'autoriser un des aides de camp du général à visiter nos positions afin de s'en convaincre.

Le général de Wimpfen aborda alors le côté politique de la question. Il dit qu'à ce point de vue, la prudence nous conseillait de lui accorder de meilleures conditions. Nous ne pouvions ne pas désirer une paix prochaine et durable, et nous ne l'aurions qu'en nous montrant généreux. En ménageant l'armée, nous obtiendrions sa reconnaissance et celle de la nation entière, et nous ferions naître partout des sentiments d'amitié. La décision contraire serait le germe et le commencement de guerres sans fin.

Là-dessus, je pris la parole, puisque la réponse à cet argument rentrait dans mes attributions. Je répondis au général « que l'on pouvait compter sur la reconnaissance d'un prince, mais non sur celle d'un peuple, et que la reconnaissance des Français serait plus douteuse que celle d'un autre peuple. En France, il n'y a ni situation ni institutions durables ; les dynasties et les gouvernements se succèdent les uns aux autres sans relâche, et l'un, naturellement, n'est pas tenu de faire ce qu'a promis l'autre. Dans cet état de choses, ce serait folie à nous de ne pas exploiter jusqu'au bout nos succès. Les Français sont un peuple envieux et jaloux. La victoire de Königsgrenz les a blessés, et ils ne nous l'ont jamais pardonnée bien qu'elle ne les ait en rien diminués. Comment notre générosité pourrait-elle les porter à oublier Sedan ? »

Le général de Wimpfen ne se rendit pas ; il soutint que le caractère français s'était modifié dans les derniers temps. « La France, dit-il, avait appris sous l'Empire, à songer aux intérêts de la paix plus qu'à la gloire militaire ; elle était prête à proclamer la fraternité des peuples, etc. » Il me fut facile de lui prouver le contraire, et de lui montrer que lui accorder sa demande, ce serait contribuer à prolonger la guerre, et non pas la finir. Je conclus en disant qu'il fallait maintenir nos exigences.

Le général Castelnau prit la parole et déclara, au nom de son souverain, que l'Empereur n'avait remis, la veille, son épée au Roi que dans l'espoir d'obtenir une capitulation honorable. Je dis : « Quelle épée était-ce ? l'épée de la France ou celle de l'Empereur ? » Il répondit : « L'épée de l'Empereur. — Eh bien, alors, s'écria vivement le maréchal de Moltke, il ne peut pas être question d'autres conditions » ; et un sourire de satisfaction éclaira son visage. « — Très bien, dans ce cas, nous nous battons encore une fois demain, dit le général de Wimpfen. — Je ferai ouvrir le feu à quatre heures, répliqua le maréchal de Moltke. » Et les Français firent mine de s'en aller. Je les déterminai à rester et à y réfléchir deux fois. Finalement ils se décidèrent à demander une prolongation de l'armistice, afin d'avoir le temps de s'entendre avec les leurs à Sedan sur nos exigences. Le maréchal de Moltke ne voulut pas d'abord y consentir, mais je lui représentai que la prolongation ne pouvait nous nuire en aucune façon, et il céda.

Le 2, à six heures du matin, le général Reille parut devant la maison où je logeais, à Donchéry, et me dit que l'Empereur désirait me parler. Je m'habille et je monte à cheval sur me rendre à Sedan, où je compte le trouver. Je le rencontre à Fresnais, à trois kilomètres de Donchéry, sur la chaussée. Il était assis avec trois officiers dans une voiture attelée de deux chevaux, et trois officiers accompagnaient la voiture. Je ne reconnus que MM. Reille, Castelnau, de la Moskowa et Joubert. J'avais accroché mon revolver à mon ceinturon, et le regard de l'Empereur s'y attacha un bon moment.

Je fis le salut militaire, il ôta son képi et les officiers suivirent son exemple ; je les imitai, bien que cela soit contraire à notre règlement militaire. « Couvrez-vous, donc, fit-il. » Je le traitai absolument comme à Saint-Cloud et lui demandai quels étaient ses ordres. Il voulait parler au Roi. Je lui dis que cela n'était pas possible, le quartier de sa Majesté étant éloigné de deux lieues. Le fait est que je ne voulais pas qu'il rencontrât le Roi avant que la capitulation fût tranchée. Il demanda ensuite où il pourrait s'arrêter, ce qui indiquait qu'il ne voulait pas retourner à Sedan : il craignait qu'il ne lui arrivât des désagréments.



L'EMPEREUR GUILLAUME I^{er} ET SON CHANCELIER.



LA DERNIÈRE ENTREVUE DE GUILLAUME II ET DE BISMARCK
DANS LE PARC DE FRIEDRICHSRUH (1888).

On descend enfin à Donchéry et, comme l'Empereur insiste pour voir le Roi, Bismarck finit par le conduire au château de Bellevue, près Frsnais, où l'entrevue a lieu. Mais le chancelier ajoute qu'il s'était arrangé de manière à ce que Napoléon ne pût voir le Roi qu'après que les conditions de la capitulation eussent été réglées par Moltke, *les militaires étant toujours plus durs dans ces sortes de questions.*

*
* *

C'est à Versailles, dans la maison de Mme Jessé, qu'eurent lieu les conférences relatives à la paix. Tout le monde causait en français et le comte d'Hérisson, officier de l'état-major, qui accompagnait toujours notre plénipotentiaire Jules Favre, nous a laissé quelques pages, sur ces réunions dans le salon improvisé de Bismarck :

Avec une franchise étonnante et une logique admirable, le chancelier disait simplement, sincèrement ce qu'il désirait. Il allait toujours droit au but et interroquait à tout propos Jules Favre, habitué à ses finasseries d'avocat, au maquignonnage diplomatique et ne comprenant rien à cette loyauté parfaite, à cette façon superbe et peu conforme aux anciens errements de traiter les questions.

Le chancelier s'exprimait en français avec une facilité que je n'ai guère trouvée que chez les Russes, qui s'assimilent notre langage avec tant de promptitude et de bonheur, et pour qui les difficultés de leur langage rendent jeu d'enfant l'étude des idiomes étrangers. Il se servait d'expressions à la fois élégantes et fortes, trouvant, sans effort et sans recherche, le mot propre qui classe une pensée, qui définit une situation.

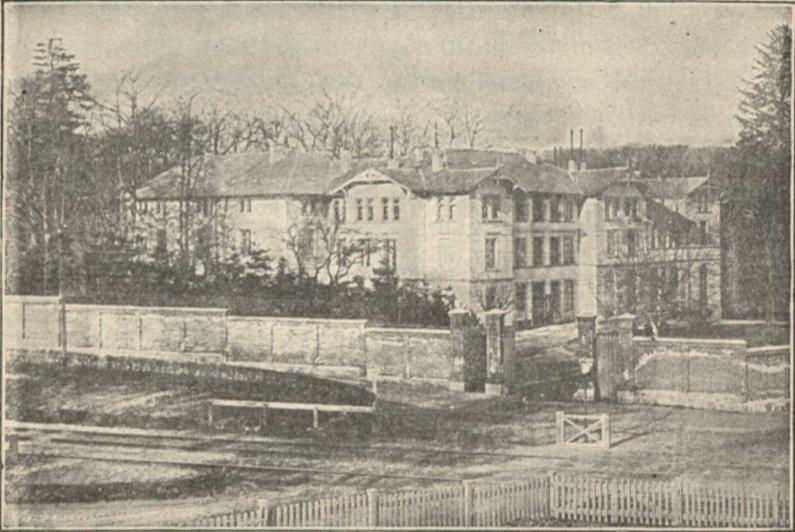
Tout en tirant du portefeuille ministériel les pièces au fur et à mesure qu'on en avait besoin et en écrivant les notes que l'on me dictait, je me régalaïs de cette leçon inattendue de rhétorique et de conversation.

Peu de temps après (18 janvier 1871) tous les princes confédérés, dont les armées avaient participé à la guerre, se réunirent dans la grande galerie des glaces du palais de Versailles, et là, devant les bas-reliefs représentant Louis XIV passant le Rhin, ils proclamèrent l'union de tous les Etats allemands sous la souveraineté du roi de Prusse, Guillaume I^{er}, qui prit le titre d'Empereur d'Allemagne. Le rêve de Bismarck était réalisé.

Le voici à l'apogée de sa gloire. L'Empereur le créa prince et lui fit présent du château de Friedrichsruh, qui coûta plusieurs millions, d'ailleurs prélevés sur les cinq milliards que la France avait été condamnée à payer pour les frais de la guerre. On sait que pour prélever ces cinq milliards, le gouvernement fit un emprunt en France, et que, malgré les désastres de la guerre, *l'emprunt fut couvert*

14 fois, soit 70 milliards qui furent offerts pour délivrer notre pays.

Nous devons à la vérité de dire que les grandeurs n'éblouirent pas le chancelier. Voici, pour s'en convaincre,



Le château de Friedrichsruh où est mort Bismarck.

une lettre adressée par son ami, John Motley, à sa femme, le 25 juillet 1872 :

Au sortir de table, Bismarck a fait avec moi une promenade dans la forêt, promenade égayée par ses propos simples, gais, pleins d'aperçus intéressants sur les événements des années terribles. Il en parlait comme les gens les plus ordinaires parlent des petits incidents de la vie quotidienne, sans aucune affectation.....

Le soir nous nous sommes retrouvés en nombreuse compagnie, buvant qui du thé, qui de la bière, quelques-uns de l'eau de Seltz, tandis que Bismarck fumait sa pipe. Autrefois, quand je l'ai connu, il fumait des cigares les plus forts, et maintenant, me dit-il, il ne fumerait plus un cigare, fût-ce pour le salut de sa vie, tant ils lui inspirent de répulsion...

.... Il dit, entre autres propos, que, du temps de sa jeunesse, il se considérait comme un homme très avisé, mais qu'il est resté fermement convaincu que personne ne commande au destin, et que, par conséquent, personne n'est véritablement grand et puissant. Aussi ne peut-il que rire, quand il entend vanter sa sagesse, sa prescience et l'empire qu'il exerce sur les destinées du monde... Un homme dans sa situation, dit-il, est forcé, contrairement à la foule neutre qui hésite à pronostiquer de la pluie ou du soleil pour le lendemain, de décréter : « Il pleuvra demain, ou il fera beau temps, » et de mettre tout en œuvre ensuite pour que sa prédiction se réalise. S'il est tombé juste, le monde entier s'écrie : « Quelle sagesse ! Quel don prophétique ! » S'est-il trompé, toutes les vieilles femmes l'accablent de coups de manche à balai. Et c'est pour cela que la vie lui a appris à être modeste, si elle ne lui a rien appris d'autre..... »

Vers la même époque, sollicité d'écrire quelques lignes sur un album, Bismarck y inscrivit cette pensée : « On dit partout qu'on apprend à vivre à ses dépens. Moi, j'ai appris à vivre aux dépens des autres. » Le chancelier a la hardiesse de sa philosophie. Elle ne l'a jamais abandonné du reste, et la veille de la terrible bataille de Sadowa, il écrivait simplement à sa femme de lui envoyer des romans français pour le distraire. Il avait une prédilection pour Alexandre Dumas, Flaubert et Zola. Il croyait sincèrement que la société française est corrompue et incapable de se relever. A un journaliste qui l'interviewait, il dit un jour : « Le vol est le vice national de l'Anglais, mais il n'atrophie pas la race, tandis que le Français a le défaut incurable de se laisser mener par les femmes. »

Voici maintenant Bismarck au Parlement, nul mieux que notre confrère allemand Zolling n'a su le peindre (*Neue freie Presse*) :

Le chancelier laisse tranquillement parler les représentants du pays. Pendant ce temps, il avale une quantité d'eau absolument invraisemblable, avec laquelle il mélange quelques gouttes de cognac.

... De temps en temps, il joue avec un lorgnon, à la monture tout à fait antique (en corne), qui est déposé devant lui, et, par intervalles, il lorgne les tribunes. Mais cela ne l'empêche pas de prêter l'oreille aux discours, ni de prendre des notes au crayon. Oh ! ce crayon, en voilà un comme on n'en voit pas tous les jours. Il est jaune et d'une longueur démesurée. On m'a raconté que, régulièrement après chaque séance, les crayons disparaissent, enlevés par les députés, qui les remettent à leur femme en guise de reliques de Bismarck.

Ah ! voilà que le chancelier fait signe à un domestique. Celui-ci apporte un gros portefeuille en cuir noir, qu'il dépose sur les genoux de son maître.

Bismarck prend un trousseau de clefs de sa poche, ouvre le portefeuille et en tire deux dossiers, l'un rouge, l'autre bleu ; c'est là-dedans que se trouvent toutes les pièces importantes. Il le feuillette, place devant lui le papier dont il a besoin, et consulte sa montre, car le bavard qui est à la tribune n'en finit pas, et le chancelier commence à s'impatienter.

Son tour est venu enfin.

Il se lève avec lenteur et l'on éprouve une sorte de saisissement en voyant cet hercule émerger au-dessus de la table, et d'une telle hauteur que ses mains ne touchent plus cette dernière. Le corps sentant par là un point d'appui, devient remuant. Les bras s'agitent de droite et de gauche, et ses mains qui, seules, trahissent le grand âge, tremblent plus fort, cherchant à prendre un point d'appui quelconque, fouillent nerveusement dans la moustache, dans l'oreille, dans la tunique, ou bien s'attachent à la croix de fer, il passe la main dans la poche de derrière de sa tunique, et il en retire un mouchoir avec lequel il se mouche avec bruit.

Parlant de sa voix, le journaliste allemand dit : « On s'attend à voir sortir une espèce de tonnerre de cette poitrine

énorme, et, au lieu de cela, c'est un baryton très agréable, très doux pour commencer, qui, après plusieurs quintes de toux, devient plus fort.

« Le ton n'est jamais solennel ni pathétique. On dirait d'une causerie de salon adressée aux députés les plus proches et qui ne parvient guère aux tribunes. »

Un sténographe du Reichstag, qui a publié ses mémoires, exprime une opinion à peu près analogue :

On ne peut pas dire que le prince de Bismarck soit un orateur. On est étonné en voyant cet homme de taille bien au-dessus de la moyenne avoir une véritable voix de femme...

Cette voix est surtout très faible quand le prince souffre de son affection nerveuse. Dans ces occasions-là, on l'entend à peine et encore ce petit filet est-il entrecoupé, de temps à autre, par une toux très violente. Après ces accès, on n'entend plus que des passages, mais ce n'est plus un discours. Il est parfaitement maître de sa parole, et j'ai déjà, bien souvent, eu l'idée que sa toux n'était qu'une ficelle oratoire grâce à laquelle il peut rassembler ses idées et produire son effet.

Il débute, par exemple, par une phrase assez grossière; tout le monde s'attend à la voir suivre d'une autre plus risquée encore, et, pas du tout, la petite toux arrive et, après elle, une phrase à laquelle personne ne pouvait s'attendre. Voici, à titre d'exemple, un de ces changements de mode que je cite de mémoire :

« Je suis au service de l'Empereur. Je me moque absolument de savoir si je « périrai à la tâche et vous... (un petit accès de toux) vous vous en moquez probablement aussi. »

Tout le monde croyait l'entendre lancer une grosse injure, mais non, le petit accès de toux avait changé le cours de ses idées. »

Cependant, continue M. Zolling, le député Richter, la bête noire de Bismarck, monte à la tribune à son tour. Son signallement ressemble beaucoup à celui d'Emile Zola. Physique peu agréable, mais élocution facile et diction élégante.

Pendant le discours du député progressiste, Bismarck semble être en proie à une vive émotion. Sa figure change de couleur; d'abord très pâle, elle devient cramoisie; les yeux semblent vouloir lui sortir de la tête, puis leur éclat s'assombrit. Ses mains étreignent convulsivement le crayon et, de temps en temps, il jette des notes sur le papier. Par moments, il essaie de prendre part à l'hilarité générale, mais son rire a quelque chose de strident et de forcé.

... Tout à coup, il bondit au milieu du vacarme provoqué par le discours de Richter, tirant les jupes de sa redingote pour la faire redescendre, absolument comme ferait un individu qui se prépare à une lutte à main plate; sa poitrine se soulève avec violence, on dirait qu'il fait les plus grands efforts pour respirer.

Mais, dans le temps qu'il met à regarder l'assistance et à mesurer son adversaire, il redevient maître de soi. Il change d'humeur subitement. La gaieté reprend le dessus, un sourire illumine son visage; il a entièrement repris possession de lui-même, et il répond à son adversaire sur un ton enjoué en essayant de le tourner

en ridicule. Chaque trait est bien ajusté, chaque coup porte... La lutte oratoire finit au milieu d'un rire général.

Notons en passant que, tout le temps qu'il occupe la tribune, Bismarck se verse de larges rasades d'un mélange d'eau et de cognac, soigneusement dosé par un groupe d'amis que préside le comte Herbert. Les jours de grande séance, ce sont les ministres eux-mêmes qui surveillent le dosage.

Quand le mélange est fait, tout le groupe y goûte, les uns le trouvent trop fort; vite, on en boit un peu et on ajoute de l'eau; ceux qui viennent après, le trouvent trop faible; vite, on remet un peu de cognac. Et ces messieurs s'occupent si consciencieusement de leur affaire, qu'ils ne remarquent pas les appels réitérés du chancelier qui leur fait signe que son verre est depuis longtemps vide.

Pendant la séance du 6 février 1888, Bismarck but dix-huit verres de sa mixture favorite.

La sincérité de son langage prenait souvent une forme brutale. Comme les députés d'Alsace-Lorraine se plaignaient un jour du régime rigoureux qu'on fait subir à leurs concitoyens annexés, Bismarck, le plus gracieusement du monde, leur répondit :

« Ce n'est pas pour faire le bonlieur de l'Alsace-Lorraine que nous l'avons annexée... Nous avons dû briser cette pointe de Wissembourg qui pénétrait profondément dans notre chair, et précisément, en cette pointe alsacienne, habite une population qui ne le cède en rien aux Gaulois, comme passion guerrière, et qui nous honore d'une haine vraiment cordiale... »

Une autre fois, il lance ce défi à l'Europe, du haut de la tribune : « Nous, Allemands, nous craignons Dieu, mais rien d'autre au monde ! » (6 février 1888) A part ces brusqueries et ces fanfaronnades, il était dans l'intimité le plus exquis des causeurs. Il ne s'absorbait pas dans la politique et mêlait volontiers ses aventures de chasse à ses souvenirs historiques. Quand il recevait, un plantureux repas attendait toujours ses invités et chacun remplissait son verre en tirant à l'un des deux tonneaux de bière de Munich (bras-

serie franciscaine) qu'on avait installés sous des feuillages d'oranger. Et Bismarck, qui n'a jamais su résister à un bon mot, présentait ces tonneaux ainsi : « Messieurs, je vous recommande cette bière ; depuis que le vent a tourné en ce qui concerne Rome, les Franciscains m'envoient ce qu'ils ont de meilleur. » Chacun des menus incidents de ces soirées était du reste rapporté le lendemain dans les gazettes de Berlin, car Bismarck était l'homme le plus populaire de l'Allemagne, et il n'y eut jamais un citoyen qui ignorât ce que son chancelier avait fait la veille. Mais chose étrange, tandis que sa popularité augmentait son autorité politique s'effaçait. L'opposition socialiste est devenue très puissante en Allemagne, malgré les persécutions bismarckiennes. Elle a ébranlé le colosse et en ce moment elle cause au jeune empereur Guillaume bien des insomnies.

C'est en vain que l'un et l'autre l'ont combattue avec la dernière énergie, Bismarck, s'est lassé de la lutte et bien des fois il a manifesté le désir de se retirer sur ses terres de Varzin. Le vieil empereur l'en a toujours dissuadé et il lui remontait le moral de son exemple.

— Vous vous prétendez fatigué, trop vieux, disait-il, regardez-moi donc, je suis bien plus vieux que vous et je monte encore à cheval.

— Parfaitement, sire, répliquait Bismarck, le cavalier résiste toujours plus longtemps que sa monture.

Pour son 70^e anniversaire, le 1^{er} avril 1885, les Berlinoïses organisèrent une manifestation monstre. L'empereur en personne, accompagné des princes royaux, se rendit à la demeure de Bismarck pour lui donner l'accolade. Une souscription faite parmi le peuple produisit 3.000.000 de marks (600.000 dollars) qui servirent à racheter le domaine de Schœnhausen que la famille de Bismarck avait été obligé de vendre dans des temps difficiles.

Quant aux dons individuels ils furent innombrables. Un brasseur lui envoya 100 tonneaux de bière. Un original, de Regen, lui fit cadeau d'un énorme tuyau d'orgue en *la normal*, avec une complainte l'invitant à se servir de ce diapason si quelquefois il avait à accorder les violons du concert européen.

Bismarck était du reste un grand amateur d'orgues, même de celles dont on nous fatigue les oreilles dans les rues de Paris. Un jour, il en fit cadeau d'un au fils aîné du prince Guillaume, l'empereur actuel. Comme il était en visite au Palais, le lendemain, il remarqua que le petit prince ne savait pas tourner convenablement la manivelle.

— Je vais vous donner une leçon, dit-il, et s'attelant lui-même à l'orgue, il moult un air tandis que les petits princes se mettaient à danser autour de lui.

Survint le prince Guillaume qui s'arrêta ébahi, puis dit à Bismarck :

— Parfait! Voilà que ces petits empereurs de l'avenir dansent déjà à votre musique.

L'année 1888, vit la mort du vieil empereur Guillaume I^{er} et le Parlement, aussitôt réuni, le 9 mars, assista à ce spectacle unique : Bismarck pleurant comme un enfant à la tribune!

De ce jour commença la disgrâce du Chancelier. Guillaume II lui offrit cependant une épée d'honneur le jour de leur dernière entrevue à Friedrichsruh.

Cette épée, que bien des hauts personnages ont admirée depuis à Friedrichsruh, est un sabre de cuirassier en or, dont la coquille porte l'écusson de Bismarck et le pommeau le portrait de l'Empereur. Sur un des côtés de la lame, est gravé l'écusson impérial avec cette inscription : « Au prince de Bismarck, duc de Lauenbourg, pour sa quatre-vingtième année accomplie. » Sur l'autre côté, figure, en caractères gothiques, la fameuse phrase du discours de 1888 : « Nous, Allemands, nous craignons Dieu, mais rien d'autre au monde. » (*Wir Deutschen fürchten Gott, aber sonst nichts in der Welt.*)

Depuis Bismarck a vécu très retiré au fond de ses bois du Sachsenwald, dans le château de Friedrichsruh (Saxe). Il y a quelques années, le touriste involontairement égaré dans ces parages avait quelque chance d'y rencontrer une sorte de vieillard géant, amplement botté, drapé dans une lévite ou un plaid gris, la poitrine bombée, la canne passée horizontalement derrière le dos et maintenue dans le creux des

coudes repliés en équerre. Et tout de suite notre touriste eût reconnu Bismarck.

Le Chancelier qui était décoré de tous les ordres du monde entier ne portait aucune décoration, ni ruban.

Il vivait simplement, en patriarche, en compagnie de son jeune médecin, le docteur Schwenninger et de ses secrétaires. Rappelons à ce propos, une anecdote dont on s'est fort égayé jadis sur le début des relations du docteur et du



Départ pour la promenade.

Chancelier. La réputation du professeur ne commençait que de naître, quand il fut appelé pour la première fois chez le prince, pour donner ses soins à son fils, le comte Wilhelm, atteint, paraît-il, d'accidents choréïformes. Schwenninger guérit le comte radicalement et, dès lors prit pied dans l'estime du père, qui finit par le consulter pour son propre compte. Mais la première consultation sérieuse donna lieu à un incident qui faillit tout gâter. Schwenninger avait com-

mencé par poser tellement de questions au prince que celui-ci perdant patience, lui dit tout à coup :

« En avez-vous encore pour longtemps à me questionner ainsi ? J'ai demandé à être soulagé de mon mal et non pas à subir un interrogatoire. »

Mais le jeune docteur ne se laissa pas intimider.

« — Si je pose des questions à votre Excellence, c'est pour m'aider à reconnaître le terrain sur lequel je dois baser mon traitement. Au reste si votre Excellence n'aime pas qu'on la questionne, elle est libre de s'adresser à un vétérinaire, ces derniers ayant l'habitude de soigner leur clientèle sans jamais lui poser de questions. »

Le prince lança au médecin un regard terrible, mais il se soumit quand même, se contentant de répliquer :

« — Eh bien, soit, faites comme vous l'entendrez. Je ne souhaite qu'une chose, c'est que ma guérison s'ensuive et me prouve que votre talent est à la hauteur de votre insolence. »

Et Schwenninger eut la chance inespérée de guérir son malade.

Quoique Bismarck ait vécu très retiré, il était quotidiennement assiégé par une nuée de curieux. Quelques chiffres suffiront à donner une idée des divers fléaux attachés à sa popularité.

Dans une seule année, les demandes d'aumônes, à lui adressées, atteignirent près de 13 millions de francs, et le bureau de poste de son village lui transmit 650.000 lettres et 10.000 télégrammes.

Il y avait là de quoi décourager l'homme le plus robuste. Bismarck travaillait à sa correspondance jusqu'à une heure très avancée de la nuit. Malgré cet excès de labeur et les exercices nombreux auxquels il assouplissait son corps, il était arrivé à peser jusqu'à 250 livres. Il est vrai qu'il mesurait 1 mètre 880 de taille. Tous les siens étaient d'une belle moyenne. Un jour, il s'est amusé (le 31 décembre 1880), à faire passer toute sa famille sous la toise, et voici les résultats fournis par l'opération :

Bismarck.	1 mètre	880
Comte Herbert (fils aîné).	1 —	860
Comte Bill (fils cadet).	1 —	851
Comte Rantzau (gendre).	1 —	780
Mme de Bismarck (femme).	1 —	714
Comtesse Rantzau (fille).	1 —	716

Ces mesures sont encore indiquées par des entailles au couteau sur une des portes de la chambre à coucher de Bismarck, au château de Friedrichsruh.

Cette chambre est d'une simplicité extrême ; pour tout mobilier : un lit très large, une toilette monumentale, une grande glace devant laquelle le prince avait coutume de se raser, quelques chaises en bois et un fauteuil, réservé à son grand chien danois Tyras. Une porte conduit à la pièce réservée à la garde-robe et à la chambre de Pinnow, le seul valet de Bismarck.

Dans cette garde-robe, quelques paires de bottes seulement et des redingotes plus ou moins usées. C'est que le prince était d'une modestie qu'on pouvait taxer d'avarice. Contre les murs, trois portraits : le feld-maréchal de Moltke, l'empereur Guillaume I^{er} et Thiers que le prince prisait beaucoup.

Cette chambre est située dans l'aile du château la plus



Bismarck en 1894.

proche du chemin de fer. Ainsi l'a voulu le prince, sans doute afin que le bruit du passage des trains y troublât quelquefois l'effroyable solitude. Bismarck l'a avoué un jour à l'un de ses intimes. « Le silence de minuit est une chose terrible; il réveille tous les mauvais esprits de mon être et fait de moi une victime de ma propre fantaisie. Pour échapper à ces suggestions, je suis obligé de me lever et d'écrire. Dans bien des cas, il m'est arrivé d'imaginer par avance tout le cours d'une discussion, laissant d'abord la parole à mes adversaires, répondant ensuite. »

Le prince, dès le lever du soleil, était debout et allait faire sa promenade à cheval dans sa forêt. Il y a fondé une importante scierie, qu'il exploitait en personne et qui débite encore actuellement pour un million de marks de bois destiné au pavage des rues. Berlin et Rome ont quelques rues munies de ce pavé de bois, très défectueux du reste. Bismarck avait une passion très vive pour la solitude des forêts. « J'étais fait pour être garde-forestier », disait-il souvent. Et, en effet, ses jours de repos se passaient en interminables chevauchées dans les bois, en compagnie de son fidèle Busch, de son jardinier et du fermier de ses trois moulins, car Bismarck avait aussi d'immenses champs de blé dont il ne se faisait pas scrupule d'écouler les produits sur les marchés voisins.

En dépit de toutes ces qualités, Bismarck était jugé très sévèrement par ses collègues en diplomatie. Voici ce que le baron de Northumb, alors ambassadeur de Belgique à Berlin, pensait de lui en 1877, au moment où les événements d'Orient constituaient un point critique dans la diplomatie européenne :

« Quant au rôle que Bismarck jouera dans cette question, tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il est dominé par la crainte d'une alliance franco-russe... S'il avait un esprit élevé et une âme généreuse, on pourrait se livrer à des conjectures, mais le chancelier n'est pas guidé par les intérêts de l'humanité, ni même par ceux de l'Europe. Pour lui, la politique n'est qu'une force dynamique. Il méprise les hommes, il n'a que deux objectifs : consolider son œuvre, la grandeur de l'Allemagne et la sienne... Il se dit profondément malheureux, et il l'est. Son équilibre est détruit. Il vient de prétendre vouloir renoncer au pouvoir, mais il ne saurait vivre sans cela, sans l'admiration publique, et il le prouve par l'attention qu'il accorde à la presse. La moindre attaque l'irrite. Je cherche en vain son semblable dans l'histoire. On ne peut juger l'homme sans se préoccuper de son tempérament, tel que l'a développé son succès sans précédent. Son pouvoir est

devenu une espèce de césarisme ministériel... Est-il si bas, physiquement parlant qu'il le prétend? Beaucoup en doutent. Il se porterait bien, s'il consentait à mieux distribuer son temps et ses occupations, et savait mieux se gouverner. Il se couche à quatre heures du matin, s'endort à sept et se lève dans l'après-midi. A cette heure-là, les affaires se sont accumulées : Il s'en approche avec répugnance et même avec colère! »

Quelquefois le prince est pris d'accès de mélancolie.

Cette même année, à Varzin, il se trouvait un soir, après dîner, assis près de la cheminée dans le grand salon du fond



Cabinet de travail de Bismarck.

où se dresse la statue de Rauch: *la Victoire distribuant des couronnes*. Après un silence prolongé, durant lequel il jetait de temps à autre des pommes de pin dans le feu et regardait droit devant lui, il commença à se plaindre que la politique ne lui avait laissé que peu d'amis. Son œuvre n'avait fait le bonheur de personne, ni le sien, ni celui de sa famille, ni celui de qui que ce fut.

Une personne de l'assistance répliqua qu'il avait fait du

moins le bonheur d'une grande nation. Il secoua tristement la tête et dit :

— Oui, mais le malheur de combien de gens ? Sans moi, trois grandes guerres n'auraient pas eu lieu, quatre-vingt mille hommes n'auraient pas péri ; des pères, des mères, des frères, des sœurs, des veuves ne seraient pas plongés dans le deuil... *C'est affaire entre Dieu et moi*, mais je n'ai récolté que peu ou pas de joie de tous mes exploits ; rien que des ennuis, des inquiétudes et des chagrins.

Il continua sur ce ton quelque temps encore, pendant que ses auditeurs demeuraient silencieux et surpris, ne l'ayant jamais entendu parler ainsi. Et tandis que la *Victoire* de Rauch avait l'air de jeter ses couronnes au vieil homme, chacun pensait au monologue fameux où Hamlet s'écrie :

« Combien usés, vieillis, insipides et inutiles, me paraissent tous les biens de ce monde ! Honte ! O honte sur lui ! Ce n'est qu'un jardin abandonné, où tout monte en graine et dont les herbes grossières et malfaisantes ont pris entièrement possession. » Et la scène peut-être évoquait aussi les plaintes découragées de l'Écclésiaste disant : « Mais comme je considérais toutes les œuvres accomplies par mes mains, et la peine que j'avais eue, voici que tout était vanité et désolation, et qu'il n'y avait plus rien sous le soleil. »

Depuis, ajoute M. Busch, son secrétaire, le chancelier s'est maintes fois exprimé ainsi et dans des termes presque identiques.

*
* *

Ce mélancolique aveu échappé aux lèvres du plus impitoyable des hommes d'Etat ne surprendra pas le lecteur habitué maintenant aux fluctuations d'âme de Bismarck.

Au-dessous d'une page d'album où Moltke avait écrit ces mots :

Le mensonge passe, la vérité demeure.

le prince a mis jadis cette ironique réponse :

Je sais bien que la vérité sera victorieuse dans l'autre

monde, mais en attendant, un feld-maréchal lui-même serait impuissant contre les mensonges de celui-ci...

On ne saurait faire un éloge plus grand des armes dont il s'est servi toute sa vie. Nul, excepté peut-être Talleyrand, n'employa plus la fourberie pour arriver à ses fins. Mais Bismarck eut du moins plus de simplicité, de bonhomie et de fidélité. Il n'a jamais servi qu'un seul maître.

La postérité sera sévère pour le conquérant impitoyable que fut Bismarck. L'Histoire remet toute chose à sa vraie place.

Son œuvre est terriblement menacée déjà. L'union allemande, que chaque Etat désirait à son profit, n'est pas acceptée encore par certains peuples d'au delà du Rhin et ils ne manquent aucune occasion de revendiquer leurs droits. Lors de la mort de Mme de Bismarck, le 27 novembre 1894, le président du Reichstag, M. de Levetzow, avait proposé à l'assemblée une adresse collective de condoléances au vieux chancelier.

Le député de Hodenberg se leva aussitôt et fit la déclaration suivante :

Au nom de mes amis politiques du Hanovre, je prie M. le président de faire exception pour nous en termes exprès. Il ne nous conviendrait pas de participer aux honneurs qui seraient rendus à un homme qui, violant les droits des princes et des peuples allemands, a fait du Hanovre une province prussienne.

Et, sur cette déclaration, le Reichstag passant au vote avait repoussé la proposition de M. de Levetzow par 163 voix contre 146.

La réponse de l'Empereur ne se fit pas attendre. Il adressa le même jour au prince le télégramme suivant :

Au prince de Bismarck, duc de Lauenburg. — Friedrichsrub.

J'adresse à Votre Altesse l'expression de mon indignation profonde au sujet de la décision que vient de prendre le Reichstag. Cette décision est dans l'opposition la plus complète avec les sentiments de tous les princes et de tous les peuples allemands.

GUILLAUME.

Le vent de la discorde souffle depuis quelques années sur le puissant empire d'Allemagne. Soit que l'opposition so-

cialiste, qui s'enfle toujours, fasse un jour trembler le colosse sur ses bases ou que les Etats de Hanovre, de Bavière et de Bade se retirent de la Confédération, l'heure ne semble pas lointaine d'une désagrégation de l'œuvre du prince de Bismarck.

Georges Pellerin.

IN PULVEREM REVERTERIS

*Je l'avais vue un soir passer dans les lumières,
Balancée au refrain des valsees contumères.
Mon oeil avait suivi longtemps ses traits charmants,
Parmi les feux aigus des pâles diamants,
L'éclat terni des ors, et les épaules nues
Elle resplendissait de clartés ingénues.
Sa jupe simple était d'un rose presque blanc.
Sa beauté n'avait rien d'impur ni de troublant,
Mais sa grâce était fière et chaste son corsage.
Les jeunes gens baïssaient les yeux à son passage.
Tout en elle était jeune, exquis, noble, décent;
Des perles au reflet discret et caressant
Entouraient son beau col plus blanc que leur blancheur,
Et ses yeux clairs faisaient rêver à la fraîcheur
Des gouttes de rosée aux lueurs matinales.
J'admirais de son front les roses virginales
Et dans ce corps pudique et fin, souple et parfait,
De sa splendeur légère-épris et stupéfait.
— Mon esprit a parfois de semblables lubies
Je voyais s'animer Diane de Gabies...*

*Or cette enfant est morte, et sa chair, et ses yeux,
Et ses lèvres, tous les chefs-d'œuvre précieux
Qu'un artiste amoureux de la grâce éternelle
Pour en fixer les droits avait su mettre en elle
Ne sont plus, tout au bas du fatal entonnoir,
Que de la boue inerte au creux d'un caveau noir,
Qu'une curée aux vers, une proie aux semences
Et qu'un peu d'eau mêlée aux océans immenses.
Ainsi tout se dissout dans l'Univers mouvant...
Quel mystère est enclos en tout être vivant!
C'est comme un puits caché plein d'ombre et de vertiges
Sous les taillis : on voit, en écartant les tiges,
Au travers du sol lourd et superficiel
Le fond du trou béant qui réfléchit le ciel.*

Mérays.



COMMENT FUT DÉCLARÉE

LA GUERRE DE 1870

C'est un spectacle attachant, a dit le poète, que celui d'un mur derrière lequel il se passe quelque chose. Il n'est pas moins intéressant de visiter un lieu où de grands événements se sont accomplis, n'en eût-il gardé que des traces assez vagues. Dans les deux cas, l'imagination se met en branle et prête aux scènes évoquées une singulière vivacité. J'ai passé à Ems quelques semaines. La première image qui m'y est apparue fut celle de Guillaume I^{er}, roi de Prusse et empereur d'Allemagne. Elle se lresse sur toutes les places, au sommet des petites montagnes dont la ville est entourée : on l'aperçoit accrochée aux murs de tous les salons d'hôtel et de tous les magasins, Guillaume I^{er} est le patron de ce pays qui, grâce à lui, est devenu historique. Le nom d'Ems est inséparable du drame de 1870, puisque c'est là qu'il s'est engagé et qu'ont été dites les paroles qui l'ont rendu inévitable.

J'avais emporté quelques ouvrages que je voulais relire sur place : *Histoire diplomatique de la guerre* par M. Albert Sorel, *Ma mission en Prusse* et les *Essais diplomatiques* de M. le comte Benedetti. Aidé de ces documents, j'ai revécu, heure par heure, les cinq fatales journées. Des témoignages inespérés se sont ajoutés à ces impressions. Le hasard m'a fait descendre au Kurhaus, dans cet établissement royal dont une des ailes servait de logement à Guil-

laume. Le gérant actuel du Kurhaus occupait le même emploi, il y vingt-sept ans, et j'ai recueilli de sa bouche le récit familier de ce qu'il put alors voir et entendre ; il m'a montré l'appartement de l'empereur, qui n'a pas changé d'aspect. Ce sont cinq ou six pièces hautes de plafond, décorées de peintures murales à l'italienne : le cabinet de travail avec son petit bureau et sa corbeille à papier près de la fenêtre ; la chambre à coucher garnie d'une couchette en fer étroite et dure comme un lit de camp ; la salle à manger, un peu plus luxueuse, et le salon d'apparat éclairé par un lustre de Venise. Il m'a fait passer par l'escalier que gravit le comte Benedetti, dont l'âme devait être chargée alors d'écrasants soucis, et par où sortit l'ambassadeur de Prusse à Paris, M. Werther, accompagné sur le palier par le souverain qui lui dit en le renvoyant en France, le 11 juillet : « J'espère que vous allez dissiper ces malentendus. » Le digne hôtelier m'a affirmé avoir distinctement oui ces paroles ; et, comme il s'empressa de les répandre, on en conclut que les difficultés qui divisaient les deux nations allaient être aplanies ; et la foule qui se pressait à Ems, et qui se composait en grande partie de Français et de Françaises, garda jusqu'au bout sa joyeuse insouciance.

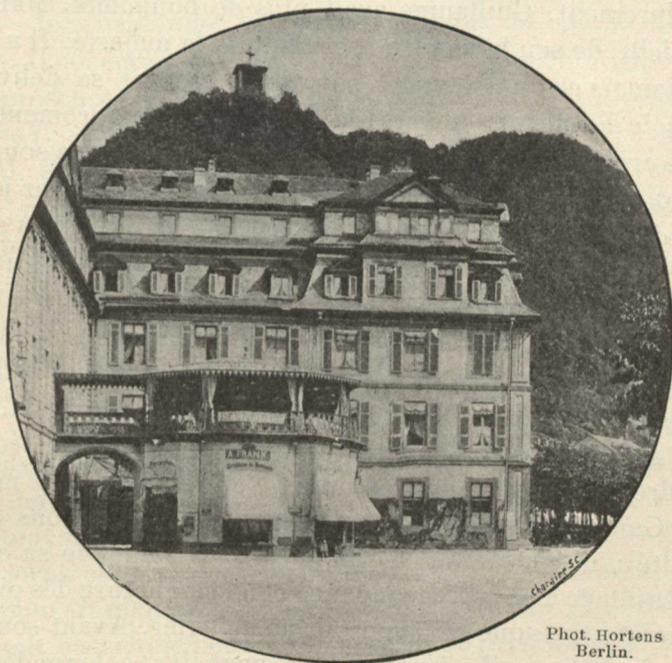
D'autres habitants encore m'ont apporté le tribut de leurs souvenirs. Comme je causais avec le docteur Ahronson qui est un des principaux médecins d'Ems, il me dit :

— Vous savez que ma maison est celle où descendit le comte Benedetti quand il vint ici sur l'ordre du duc de Grammont, ministre de l'empereur. C'était un hôtel meublé l'hôtel de la *Ville de Bruxelles*. Quand je l'achetai on me remit le registre d'inscription des voyageurs, que j'ai conservé. »

Il me le montra. Et je le relevai en effet, à la date du 8 juillet, la note suivante : *Comte Benedetti, franz Bost-chafter am preusischen Hofe nebst Gefolge*. Le nom de l'ambassadeur est le dernier inscrit de la saison. Aussitôt après son départ tout le monde s'éloigna d'Ems et personne n'y vint plus ; la ville se vida, ainsi qu'à l'approche d'une épidémie. Les partants étaient si nombreux et si pressés que

leurs bagages formaient des barricades autour du chemin de fer et entravaient la circulation. Et ce fut un tableau tragique et inoubliable que cette fuite éperdue des mondains et des mondaines, chassés par le vent d'orage et brusquement arrachés à leurs plaisirs.

Celui de tous les habitants qui m'a fourni, sur l'époque de la guerre, les indications les plus abondantes et les plus



Phot. Hortens
Berlin.

Le Khurhaus. Au premier étage à droite les deux fenêtres de Guillaume.

pittoresques, est le libraire Kirchberger. Il a succédé à son père qui faisait le négoce des livres et journaux. Leur boutique, qui s'ouvre sous les galeries du Kursaal, a reçu, depuis un demi-siècle, la visite des plus illustres personnages de l'Europe. Chaque matin, l'empereur Guillaume s'y arrêtait et s'amusait à feuilleter les gazettes. Il s'y rencontrait quelquefois avec l'empereur Alexandre de Russie qui occupait avec sa suite l'hôtel des Quatre-Tours. Et Kirchberger n'était pas médiocrement fier d'offrir l'hospitalité à ces potentats. Ils s'estimaient et s'aimaient, quoiqu'ils fus-

sent très différents par le caractère. Alexandre avait un grand air de noblesse et ne haïssait pas le faste ; il était magnifique dans ses goûts et puisait à pleines mains dans le coffre de son trésorier qui était souvent à sec ; il avait des fantaisies ruineuses, qui lui étaient inspirées par les élans d'un cœur généreux. Sa bienfaisance s'épanchait sur les artistes et sur les gentilshommes que la roulette éprouvait trop durement. Guillaume avait plus de bonhomie. Mais la simplicité de son humeur n'excluait pas la majesté. Il n'oubliait jamais ce qu'il devait à son rang, mais il se délivrait avec joie des menus devoirs de l'étiquette. Les promeneurs qui se croisaient avec lui dans les allées et autour des sources étaient avisés de n'avoir à le saluer qu'une fois par jour. Quand il venait aux eaux se reposer des fatigues du gouvernement, il voulait se mêler à la foule et n'être plus qu'un baigneur. Très sobre, ne fumant pas, se couchant et se levant tôt, méthodique et ponctuel, il menait une existence immuablement réglée. Il n'avait auprès de lui qu'un officier d'ordonnance ; tous les mercredis la reine Augusta, qui avait sa résidence à Coblenz, arrivait à une heure précise prendre le thé avec son époux et s'en retournait le même soir. Guillaume suivait en conscience les prescriptions de la Faculté ; il consacrait la matinée aux soins de sa cure, l'après-dînée à sa correspondance et à la signature des pièces administratives que lui apportait un courrier. Avant souper, vers six heures, il réapparissait sous les colonnades du Casino. C'était l'heure la plus brillante de la journée. Toutes les femmes s'y faisaient voir dans leurs plus fraîches toilettes. Et il y en avait de fort jolies, particulièrement des Parisiennes, que le roi ne dédaignait pas de se faire présenter. Sans être libertin, il appréciait le sexe ; il savait se montrer aimable et l'on retrouvait sous ses cheveux blancs, le galant cavalier et l'intrépide valseur qu'il avait été. Les grandes dames de la cour de Napoléon, qui affluaient à Ems, sentaient une réelle sympathie pour ce vieux souverain en qui elles ne voyaient pas encore un ennemi. Quand les hostilités furent déclarées, plusieurs d'entre elles demandèrent à Kirchberger sa photographie. Elles s'imaginaient revenir

bientôt en triomphatrices, après une campagne de courte durée où l'avantage ne pouvait manquer de demeurer à nos armes.

Que d'autres particularités, plaisantes ou graves, m'a rapportées le libraire Kirchberger en dévidant le chapelet de ses souvenirs ! Un jour, une jeune femme entre dans son magasin. C'était miss Léona Dare, qui avait acquis dans les cirques, comme gymnasiarque, une assez grande réputation.

— Je vais donner une représentation au Casino, lui dit-elle. Il me serait très agréable que Sa Majesté l'honorât de sa présence. Ne consentiriez-vous pas à lui en glisser deux mots ?

M. Kirchberger se récria sur l'indiscrétion d'une semblable requête. Mais il avait l'âme compatissante. Et miss Léona Dare était pleine de grâce.

— Voici, ajouta-t-elle, qui facilitera votre tâche.

Elle dépla un paquet qu'elle tenait à la main et en sortit un assortiment de photographies des plus suggestives. L'artiste y apparaissait au naturel, c'est-à-dire dans un costume qui ne laissait rien ignorer — ou presque rien — des secrets de sa beauté. De face, de dos, les richesses de sa taille, de ses hanches, de son buste étaient divulguées. Il y avait surtout un certain mouvement d'assouplissement — flexion de corps en deux temps sur les membres inférieurs — qui ne pouvait manquer de piquer la curiosité du roi. (Il s'intéressait passionnément à tout ce qui, de près ou de loin, rappelait le militaire).

— Laissez traîner ces images sous les yeux de Sa Majesté, et cela suffira, dit Léona Dare qui avait foi dans la puissance de ses charmes.

Le libraire fit mieux. Il plaça la photographie sous le verre grossissant d'un stéréoscope et il attendit les événements. Le lendemain, Guillaume I^{er} entra chez lui comme de coutume et déplia les gazettes d'un doigt négligent. M. Kirchberger le guettait sournoisement, attendant qu'il découvrit la retraite où la beauté de Léona Dare était cachée. Enfin l'œil de l'auguste visiteur s'approcha de l'objectif. Et soudain un cri de surprise.

— Oh ! oh ! dit le roi. Venez-voir, Radziwill !...

L'officier s'approcha et joignit ses exclamations à celles du maître.

— Quelle est cette belle personne !

M. Kirchberger répondit copieusement aux questions du souverain.

— Ainsi, elle va donner une séance au Casino ?

— Oui, Sire, et elle serait bien heureuse si Votre Majesté daignait y paraître.

— Où demeure-t-elle ?

— Au chalet de la Lindenbach, à l'autre bout de la ville.

Le roi se tourna vers le prince Radziwill.

— Si nous allions lui prendre des billets ?...

On était au plein de l'été et la chaleur était accablante. Le vicillard et l'aide de camp s'acheminèrent d'un pied gaillard vers la Lindenbach. Et ce n'est pas l'aide de camp qui marchait avec le plus d'entrain.

Vous pensez si Léona Dare fut glorieuse d'un tel hommage. Elle plaça du coup cinquante billets qui lui furent royalement payés. Mais ce qui la toucha, bien plus que le présent de Guillaume, c'est qu'il eût pris la peine de venir, en personne, le lui apporter. Les artistes sont, avant tout sensibles aux délicatesses de la forme. Et Guillaume, ce jour-là, avait agi en vrai chevalier français.

Le lecteur excusera la frivolité de ces historiettes. Elles jettent, à ce qu'il me semble, une lumière assez nette sur la physionomie de l'empereur d'Allemagne. Il était brave homme et brave soldat ; il avait l'âme peu compliquée. Il s'acquittait avec exactitude des travaux qu'exigeait son métier de roi et donnait aux officiers de son armée l'exemple de la discipline. Il n'avait pas assez de génie pour contrarier M. de Bismarck et il avait assez d'intelligence pour suivre les conseils de ce ministre. Désirait-il personnellement la guerre ? Il paraît établi qu'il la redoutait plutôt et qu'il n'y allait qu'avec répugnance. S'il n'eût dépendu que de lui de l'éviter, elle n'aurait pas eu lieu. Il avait des sentiments de piété un peu étroits, mais très nobles, qui l'éloignaient des entreprises sanglantes. De son côté Napoléon III, malade,

fatigué, se souciait modérément d'affronter les périls d'une campagne. Si les deux monarques eussent été tout seuls en présence, leur différend eût été vite apaisé. Mais chacun était possédé et poussé en avant par une influence redou-



GUILLAUME I^{er} 1870.

(Phot. Jungmann et Schorn, Baden.)

table : Bismarck d'un côté, et, de l'autre, l'impératrice Eugénie appuyée sur certaines fractions du parti ultramontain. Et, au-dessous d'eux, l'opinion publique agitée par des manœuvres obscures et par des mensonges stipendiés. Lorsque le comte Benedetti se présenta à Ems, chargé de la plus ingrate et pénible mission dont eût jamais été

investi un ambassadeur, tel devait être à peu près l'état d'âme du roi Guillaume. Il n'était pas sans soupçonner les secrets desseins de M. de Bismarck ; il connaissait les plans de M. de Moltke et n'ignorait pas la supériorité numérique de ses troupes sur les nôtres. Mais, dans une guerre, il faut faire la part de l'inconnu. Et son caractère peu aventureux s'en préoccupait. Il était partagé entre deux sentiments également forts : un désir d'accroissement très légitime et la crainte de compromettre ce qu'il avait acquis. Il était donc résolu, quand s'ouvrirent les négociations, de n'accomplir aucun acte qui fût préjudiciable à sa dignité, mais de n'en commettre aucun qui eût une signification agressive. Il penchait plutôt vers la conciliation et son désir intime était que la paix fut maintenue. En cinq jours, ces bonnes dispositions s'évanouirent. Quelles journées ! J'en ai noté sur les lieux mêmes les péripéties, en m'aidant des textes si précis de MM. Albert Sorel et Benedetti. Et il m'a semblé voir agir sous mes yeux les acteurs du drame. Je transcris ce résumé où je n'ai consigné que des faits depuis longtemps établis, mais qui serviront de commentaires aux documents photographiques qui accompagnent cet article et dont je dois la précieuse communication à l'obligeance de M. Kirchner.

8 juillet. — Le comte Benedetti arrive à onze heures et demie du soir, venant de Wiesbaden, et descend avec ses secrétaires à l'hôtel de la *Ville de Bruxelles*. Un télégramme, une dépêche et une lettre particulière de M. le duc de Grammont, notre ministre des Affaires étrangères, l'y attendent. M. Benedetti est invité à se présenter sans retard chez le roi de Prusse et à obtenir de lui le désaveu formel de la candidature de Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne. La lettre particulière très pressante, exprime le désir que le roi de Prusse « donne l'ordre au prince de Hohenzollern de revenir sur cette détermination prise sans son consentement. »

9 juillet. — A huit heures du matin une audience est demandée par le comte Benedetti. Le roi fait répondre qu'il recevra l'ambassadeur de trois heures à quatre heures et le

retiendra à diner. En cette entrevue M. Benedetti adoucit, dans la forme, les injonctions du gouvernement impérial afin de ne pas rebuter, dès l'abord, Guillaume. Celui-ci oppose à notre demande des arguments spécieux. Ce n'est pas comme souverain, mais comme parent et chef de la famille qu'il a été consulté par Léopold de Hohenzollern.

Il n'a pas d'ordres à lui prescrire. Mais, si Léopold se retire spontanément, il en sera heureux et s'empresera d'approuver sa résolution. M. Benedetti emploie une partie de la nuit à rédiger son rapport, où il reproduit les termes de ce premier entretien, et l'expédie aussitôt à M. de Grammont.

10 juillet. — Nouvelles instructions, plus pressantes, de M. de Grammont.

— Envoyez - moi une dépêche que je puisse montrer aux Chambres et publier, et dans laquelle vous démontrerez que le roi a connu et autorisé l'acceptation du prince de Hohenzollern et dites surtout qu'il vous a demandé de se concerter avec le prince avant de vous faire connaître sa résolution. » Le comte Benedetti rencontre le roi sous les galeries du Kursaal et lui demande une entrevue. Le roi l'attendra le lendemain à onze heures.

11 juillet. — Au cours de cette deuxième conférence, Benedetti explique au roi la nécessité d'arriver à une con-



Hôtel de la « Ville de Bruxelles » où demeura M. Benedetti en 1870.

(Phot. Goebel, Ems.)

clusion rapide, les esprits en France étant fort excités. Guillaume répond qu'il attend d'un moment à l'autre, au plus tard, dans vingt-quatre heures, la nouvelle de la renonciation de Léopold et qu'il s'empressera de l'en aviser. Guillaume joue-t-il un double jeu? Cherche-t-il, par ces retards, à envenimer les relations déjà tendues? Le comte Benedetti n'a point cette impression. Il a obtenu du roi la déclaration qu'il *approuve* la retraite du prince de Hohenzollern. Il est donc fondé à croire que toutes satisfactions vont être accordées à la France. Un télégramme de M. de Grammont affermit sa conviction. M. de Grammont lui dit : « Nous ne pouvons refuser au roi de Prusse le délai qu'il demande, mais nous espérons que ce délai ne s'étendra pas au delà d'un jour. Nous approuvons le langage que vous avez tenu en dernier lieu. » Il s'agissait de s'arranger en sorte que la renonciation fut annoncée et communiquée officiellement par le roi à l'ambassadeur de France. Guillaume n'y mettait pas d'obstacles... D'autre part le roi de Prusse envoie à Paris son propre ambassadeur, M. de Werther, pour y porter à M. de Grammont ses assurances pacifiques. Donc les choses paraissent en bonne voie.

12 juillet. — C'est la journée néfaste, où tout s'est compliqué et gâté. Tandis qu'à Ems le comte Benedetti, plein d'espoir, attend la communication promise par le roi Guillaume, voici ce qui se passe à Paris. M. de Werther s'est rendu chez M. de Grammont, au quai d'Orsay. A peine sont-ils entrés en conversation que l'ambassadeur d'Espagne à Paris se présente et demande à parler d'urgence au ministre. M. de Grammont prie M. de Werther de passer cinq minutes dans le salon à côté et reçoit M. Olozaga qui lui annonce, au nom de son gouvernement, le désistement du prince de Hohenzollern. Ainsi cette nouvelle arrivait directement à Paris et ne passait plus par l'intermédiaire du roi de Prusse; celui-ci semblait se dérober et braver dédaigneusement nos justes revendications... Qu'avait à faire M. de Grammont? Tenir pour non avenue la démarche de M. Olozaga et attendre la réponse que Guillaume avait promise à Benedetti. Malheureusement l'opinion publique

était déjà saisie, et la visite de M. Olozaga divulguée dans la presse avec un perfide empressément. M. Clément Duvernois annonçait, sans perdre une minute, son intention



NAPOLÉON 1^{er} ET BISMARCK : *Espèce de Tartufe!*...

d'interpeller le ministre... M. de Grammont apprit tout cela en même temps, en moins d'un quart d'heure. On eût été troublé à moins... Il rappelle M. de Werther, le met au courant de ce qui se passe, lui explique la nécessité d'un

acte décisif du roi de Prusse qui coupe court à ces fâcheuses interprétations ; et, avec le concours de M. Émile Ollivier, il lui diète le brouillon d'une lettre qui pourrait être écrite par le roi de Prusse à l'empereur des Français. M. de Werther s'en va, emportant ce document, et s'empresse de le communiquer à son maître dans un long rapport où il relate tous les détails de son entrevue avec M. de Grammont. Cependant M. de Grammont, après avoir passé au Corps législatif, où l'effervescence est grande, va rejoindre Napoléon III à Saint-Cloud. Le Conseil s'assemble. On décide que l'approbation par Guillaume du désistement de Léopold ne suffit plus, qu'il faut lui demander un nouveau gage et que ce sera l'assurance, donnée par le roi, qu'aucun membre de la famille Hohenzollern n'aspirera plus, dans l'avenir, au trône d'Espagne. A onze heures quarante-cinq minutes du soir, M. de Grammont communique cette décision par le télégraphe au comte Benedetti et le charge d'arracher à Guillaume cet engagement. Mais il oublie ou néglige de l'informer du projet de lettre que M. de Werther a dû, de son côté, transmettre au roi de Prusse.

13 juillet. — On juge de la consternation de M. Benedetti qui voyait tout remis en question alors qu'il croyait tout arrangé. De plus, la mission qu'on lui imposait était horriblement difficile et l'échec en était à peu près certain. L'orgueil de Guillaume, soutenu par le sentiment de sa force et sans doute aussi par la crainte qu'il avait de M. de Bismarck, allait certainement s'insurger. M. Benedetti désapprouvait son gouvernement. Mais il était dans la situation du soldat sous les armes. Il lui fallait obéir. Dès le matin, il sollicite une audience, par l'entremise du prince Radziwill. Mais comme il est sorti, vers dix heures du matin, il se trouve, dans l'allée des Sources (*Brunnen Promenade*), en présence du roi qui l'aborde aussitôt : « Vous avez quelque chose à me dire » ? lui demande-t-il. Le comte Benedetti, en mesurant le plus possible ses paroles, lui expose le désir du gouvernement impérial : « Vous me demandez, répond le roi, un engagement sans terme et pour tous les cas ; je ne saurais le prendre. » Il ajoute qu'il n'a

aucun dessein caché et que cette affaire lui a donné déjà trop de soucis pour ne pas désirer qu'elle soit définitivement écartée. Il s'exprime sans irritation, renouvelle à M. Benedetti l'assurance qu'il le recevra dans la journée pour lui communiquer la lettre de Léopold de Hohenzollern. Le roi rentre dans ses appartements, au Kurhaus; la missive de M. de Werther, arrivée de Paris, lui est apportée. Il lit le brouillon que M. de Werther lui communique de la part de MM. Ollivier et de Grammont, s'imagine qu'on veut lui faire écrire une lettre d'excuses et s'étonne que M. Benedetti ne lui ait pas parlé de cette nouvelle exigence, ne pouvant soupçonner que l'ambassadeur de France n'eût pas été instruit. A partir de cet instant, Guillaume change d'humeur, toutes ses bonnes intentions disparaissent. On peut dire qu'à cette minute précise la guerre fut décidée. Le changement de dispositions du souverain ne tarde pas à se manifester. Au lieu de recevoir en personne, comme il l'en a prévenu, le comte Benedetti, il lui envoie sa déclaration par le prince Radzivill. A cinq heures il transmet à M. de Bismarck, demeuré à Berlin, le compte rendu de ses incidents. C'est la fameuse dépêche que le futur chancelier travestit avec une criminelle impudence et qu'il s'attacha à rendre offensante pour l'amour-propre des deux nations. Tout le monde en Allemagne fut convaincu que M. Benedetti avait manqué de respect au roi de Prusse et, en France, que le roi de Prusse avait brutalement congédié notre ambassadeur.

Des centaines de mille hommes allaient payer de leur vie cet exécrationnable mensonge...

On sait, aujourd'hui, à qui incombe la responsabilité des fautes commises : imprévoyance, aveuglement, affolement, d'une part; duplicité et mauvaise foi de l'autre. Il eût fallu pressentir le piège où nous attirait M. de Bismarck et éviter de s'y laisser prendre. Notre diplomatie l'avait depuis longtemps aperçu et signalé. Napoléon négligea d'écouter les sages avertissements que son ambassadeur à Berlin lui prodiguait. M. le comte Benedetti, quoiqu'on ait prétendu, ne se montra pas inférieur à son devoir. On eût voulu qu'il fit un éclat en opposant un démenti public et retentissant

aux fausses assertions de la dépêche d'Ems. Mais tel n'était pas son rôle. Il instruisit exactement son gouvernement de ce qui s'était produit. M. de Grammont fut avisé en temps utile. C'est à lui seul qu'il appartenait de proclamer la vérité. Au reste, il était trop tard. L'opinion, en deçà et au delà des Vosges, eût considéré comme une reculade déshonorante toute explication *in extremis*. Il y a, dans l'histoire, des heures où la prudence humaine est vaincue par la force des choses. Et la guerre de 1870, plus qu'aucun événement, présente ce caractère d'inéluctable fatalité...

Adolphe Brisson.



Berceuse pour l'Absente

*O, ne pouvoir bercer ma fatigue et ma peine
Aux bras calins que j'ai rêvés,*

*Fins et blancs, si légers que je les sente à peine
Glisser sur mes bras éternés;*

*Ne pouvoir m'endormir à la voix qui murmure
Des mots d'amour inentendus,*

*Mots chastes et voilés sur une lèvre pure
Qui tremble et ne les relie plus...*

*O, près de toi rêver de saison parfumée
Fraîche sous un ciel éclatant;*

*O, reposer ma tête aux seins de mon aimée
Plus doux que l'aurore au printemps.*

Adolphe Boschot.



LE TRAITRE

*Au jour du Jugement, la trompette des Anges
Eveilla l'Univers, et de toutes les fanges
Surgirent, en rampant, tous les crimes hideux :
Le lâche assassinat, le vol aux miséreux,
Et l'inceste effarant, l'atroce infanticide,
Le mensonge imbécile et la haine sordide...
Tout cela se traînait gluant, suant de peur.
Alors, sur la nuée, apparût le Seigneur :
« Vous connaîtrez, dit-il, que ma Justice est bonne !
« Hommes, rassurez-vous ! Hommes, je vous pardonne !
« Vous fûtes criminels, mais je vous ai créés
« Très faibles ; désormais vous serez délivrés
« Même du noir remords qui fut votre supplice !
« Allez !... » Et, bénissant la divine Justice,
Sur le chemin gardé par les blancs Séraphins,
Ils montaient au séjour des délices sans fins,
Calmes et consolés, lorsque survint un être
Livide, répugnant, abject... C'était le traître.
Les condamnés, sur qui le pardon avait lui,
Frémirent de dégoût et s'éloignaient de lui.*

*Le Seigneur vit Jésus, le doux racheteur d'âme,
Son fils, crucifié sur la colline infâme,
Se souvenant alors du crime de Judas,
Il détourna la tête et ne pardonna pas.*

Georges Boyer.

Des Hommes

L'HON. ROGER WOLCOTT.

La nomination par le gouverneur de l'Etat du Massachusetts (E. U.) d'une commission chargée de rechercher les meilleurs moyens de représenter les intérêts de cet important Etat à l'Exposition universelle de 1900, à Paris, nous autorise à présenter à nos lecteurs, en l'Hon. Roger Wolcott, un ami de la France et un homme digne de la haute situation qu'il occupe.

L'Hon. Roger Wolcott est né à Boston, le 13 juillet 1847. Il est le descendant direct de Oliver Wolcott, un des signataires de la Déclaration d'Indépendance des Etats-Unis. Le gouverneur fit ses premières études au *Harvard* en 1870 et suivit ensuite les cours de Droit de cette importante université qui lui décerna, en 1874, le titre de L. L. B. En 1877-8-9, il fut élu conseiller de la cité de Boston et en 1882-3-4, membre de la Législature.

Ses nombreuses occupations personnelles aussi bien que ses fonctions administratives, ne lui ont pas permis d'être de tous les mouvements, toutefois il a été membre du bureau des syndics de l'Hôpital Général du Massachusetts, de la Société de la Bibliothèque et de l'*Athenæum* de Boston, de l'Université Harvard dont il fut l'élève, et enfin l'un des directeurs de l'Institut pour le traitement des maladies des yeux et des oreilles, et du Dispensaire de Boston.

M. Roger Wolcott est une figure très remarquable d'homme politique et de clubman. Il s'est rendu très populaire parmi les Canadiens-Américains par son affabilité et l'empressement qu'il met à parler notre langue chaque fois que l'occasion lui en est donnée.

Il a été l'un des organisateurs du club républicain du Massachusetts. Elu en 1893, puis réélu jusqu'en 1895, lieutenant-gouverneur, il succéda comme chef de l'Exécutif au gouverneur Greenhalge, à la mort de celui-ci en 1896, et fut élu la même année gouverneur et réélu depuis. L'intérêt qu'il porte à la chose publique et l'estime de ses concitoyens lui assurent sa réélection prochaine.



Roger Wolcott.

ROGER WOLCOTT

Gouverneur de l'État du Massachusetts, États-Unis

POUR CUBA LIBRE

Les préliminaires de paix sont signés et la paix elle-même ne pourra l'être que sur les bases de ces préliminaires : Cuba est libre. J'écris ces lignes avec un immense soulagement, car il m'a toujours semblé que la domination de l'Espagne sur Cuba constituait la plus flagrante des iniquités et à l'heure où personne en France, du monde autorisé, ne nous était favorable, nous avons organisé, Henri Rochefort et moi, un *Comité français de Cuba libre* qui eut son temps de popularité. Aujourd'hui, je me rappelle cette pierre ajoutée par nous à l'édifice commun avec d'autant plus de joie que l'œuvre de justice est accomplie. Tout ce passé est maintenant bien loin et je ne me souviens plus qu'avec un sourire de certaine conférence de Marseille où les Espagnols, accourus très nombreux, ont failli me jeter par la fenêtre. Oh ! c'était mouvementé !

Nous avions à Paris un petit journal cubain que nous lançions comme un brûlot dans les jambes des Espagnols. Il s'appelait crânement *La République cubaine*, et toute la police du roi Alphonse ne nous a jamais empêchés de lui faire passer les Pyrénées. Toutes les semaines de petits ballots discrets, soigneusement dissimulés sous des étiquettes trompeuses, partaient de Paris pour l'Espagne. Ainsi, pendant des mois, nous avons jeté le trouble dans les bonnes âmes espagnoles qui s'étaient figuré qu'on pouvait impunément écraser, affamer tout un peuple, sans qu'aucune voix

vengeresse ne s'élevât. En échange, les journaux espagnols ne nous épargnaient pas les épithètes les moins gracieuses ce dont nous nous faisons des gorges chaudes, on le devine ! Ils nous traitaient de *libustiers*, tout comme Maceo, ce qui était une expression devenue par cela même honorifique pour nous, — et la presse française elle-même ne nous épargnait pas ses *lazzis*. Un grand journal de Toulouse, où je fis une conférence pour Cuba libre, me gratifia de « vendu aux Américains » ce qui me fit d'autant plus de peine que je n'avais jamais vu un blanc dollar d'Amérique. Là encore les Espagnols envahirent la salle de réunion ; mais les corporations ouvrières de la ville eurent tôt fait de les expulser et je pus achever la conférence.

Il n'y a rien de plus curieux à constater que la folie de l'opinion publique. Pressée par elle, l'Espagne n'a voulu faire pendant dix ans aucune concession aux Cubains et il lui a fallu accepter une guerre où vient de s'effondrer toute sa prospérité et sa gloire. Elle y a perdu Cuba et Porto-Rico, elle y perdra probablement les Philippines. C'est la débâcle de son empire colonial. Tous ces désastres, pour n'avoir su prendre des résolutions pacifiques en face de l'ignorance populaire, soigneusement entretenue du reste par les démagogues et la dynastie royale.

Aujourd'hui, le protocole de paix renferme un dispositif préemptoire : l'*abandon de la souveraineté de l'Espagne sur Cuba*. On n'y parle pas de *cession* aux Etats-Unis, mais de simple *abandon* par l'Espagne. C'est donc que les Etats-Unis ont l'intention de tenir les engagements pris par le Congrès, au début de la guerre, de laisser au peuple cubain, librement consulté, le choix de son gouvernement. C'est la reconnaissance de l'indépendance de Cuba.

Il faut maintenant qu'aussitôt après que le dernier Espagnol aura quitté la grande île, les généraux cubains aient le patriotisme de rendre leur épée au pouvoir civil et que celui-ci se fasse confirmer par des élections, l'autorité qu'il a de pourvoir à toutes les nécessités de l'heure. La présence des troupes américaines ne sera qu'un garant de l'ordre dans l'île. Elle sera même pour les chefs militaires, un spectacle

réconfortant et leur rappellera la profonde sagesse de Washington, sachant remettre son épée au lendemain de l'indépendance. Je suis certain que, si le peuple cubain sait obéir à ses représentants et si les héros de Gomez et de Garcia savent réveiller pacifiquement la charrue, les Américains tiendront l'engagement qu'ils ont pris devant le monde entier. L'œuvre de guerre est terminée, la terre est conquise, aux Cubains d'en refaire la perle des Antilles, par l'union et le travail dans la liberté.

Achille Steens.

Séparation

*J'aurais voulu, l'âme charmée
Par ces beaux jours de Messidor,
 cueillir aux champs des boutons d'or
Pour ton corsage, ô bien aimée!*

*J'aurais voulu, fier de ton bras,
Durant notre marche pareille
Prendre sur ta bouche vermeille
Des baisers que tu me devras.*

*J'aurais voulu, mon amoureuse,
En ces instants de liberté,
Oublier la réalité
Tout joyeux de te voir heureuse.*

*Mais le destin m'a fait captif
De ma vieille chaise de paille,
On ne veut pas que je m'en aille;
Mon regret n'en est que plus vif!...*

*Ma pensée, ô blonde chérie,
Ira vers toi, matin et soir,
Sur la plage où tu viens t'asseoir
Ou sur l'herbe de la prairie.*

*N'ayant ni fleurs, ni rameaux verts
A t'offrir avant que tu viennes,
Pour que de moi tu te souviennes,
Je t'adresse ces quelques vers.*

Paris, Hôtel de Ville, juillet 1895.

Léon de la Morinerie.

Chronique américaine

Américains, au drapeau !

Nous y sommes ; l'étendard étoilé flotte aujourd'hui au bastion de Santiago. Montijo, Cervera et Toral ont abandonné la partie.

La flotte du premier a été détruite par Douai, celle du second par Schley, et Shafter vient de prendre possession de Santiago où Toral combattait avec vingt-quatre mille hommes. Les conditions de la capitulation sont telles que les Américains entrent en possession de la plus ancienne ville de ce continent, la deuxième ville de la perle des Antilles ; de cinq mille milles carrés de territoire, tout l'est de Cuba, et de toutes les forces et le matériel de guerre qui s'y trouve.

En voilà assez pour Cuba.

Blanco n'a qu'à bien se tenir. Il ne perd rien pour attendre.

Encore quelques jours et le drapeau étoilé flottera sur *Manille* et quelques jours encore, Porto-Rico appartiendra aux Américains. Déjà, des transports pour une armée de quarante mille hommes sont ordonnés. Cette fois, le général Miles et Sampson, avec ses brûle-gueules de treize pouces, s'y rendent.

Ça ne sera pas long. Avant même que cette chronique soit entre les mains de mon ami le *typo*, Porto-Rico aura capitulé.

Si l'Espagne veut encore davantage de nos plats américains, l'amiral Watson et sa flotte choisie se rendra sur les côtes du royaume d'Alphonse XII exterminer Camara et sa flotte, et créer un peu d'excitation dans les ports espagnols.

On ne va pas en guerre néanmoins sans qu'il en coûte, et si Montijo, Cervera et Toral ont perdu un grand nombre d'hommes, nous comptons, nous aussi, près de quatre cent cinquante tués et de onze à douze cents blessés, près de Santiago.

Douai n'a pas perdu un seul homme à Manille, et Schley en n'a perdu qu'un seul pour détruire Cervera et sa flotte. Ceci est réellement miraculeux.

Parmi les morts, nous avons un des nôtres, Anatole Dugas, de Holyoke, Mass, et plusieurs blessés, entre autres le capitaine Joseph Joubert, commandant la Cie de Lawrence, Mass, qui avait laissé, pour le service militaire actif, son siège à la législature de Boston où il représente un des districts électoraux de sa ville.

*
* *

Nous avons des craintes pour nos héros du Merrimac, mais ils ont tous été heureusement échangés et jouissent maintenant de leur liberté, de leur avancement bien mérité par leur héroïque dévouement, et ils sont toujours prêts à se sacrifier pour leur patrie.

S'il faut combattre pour faire rendre la liberté à Cuba, comme la France a combattu pour nous aider à conquérir notre indépendance, il n'en est pas ainsi avec *Hawaï*, la nouvelle possession américaine dans le Pacifique. La guerre de cette nouvelle colonie s'est faite au Sénat des États-Unis. Elle a été assez longue, coûteuse même, mais l'annexion de *Hawaï* s'est faite quand même. Et puis cette autre île du Pacifique, *Ladrones*, que notre flotte en route pour Manille, a prise *en passant*...

*
* *

Les succès de nos armes, principalement de nos flottes, provoquent plus que de l'admiration dans le monde entier.

En effet, les puissances européennes n'avaient jamais songé jusqu'ou la liberté d'action chez le peuple, l'émancipation, maintenue dans les bornes naturelles de la soumission aux lois établies, pouvaient créer de savoir faire et d'inventions utiles et nécessaires en temps de guerre comme en temps de paix. Il est consolant de voir que nos frères de France sont les premiers à constater ces faits probants et à faire l'éloge de nos troupes.

Le major De Granpré, attaché militaire de l'ambassade française à Washington, vient d'arriver des quartiers généraux américains près de Santiago, où il était allé observer, pour le compte de son gouvernement, le progrès des opérations militaires.

Voici ce qu'il dit :

« J'ai l'admiration la plus complète pour les troupes américaines. C'est un corps superbe, individuellement et comme armée, et je ne crois pas que par tout l'univers, on puisse trouver un lot aussi splendide d'hommes pour se battre.

« La combativité est leur caractéristique le plus apparent. Ils sont agressifs, anxieux de se battre, et n'ont pas besoin des ordres d'un officier pour les pousser de l'avant.

« Un autre trait caractéristique est la confiance en soi-même de chaque soldat, c'est-à-dire l'esprit d'initiative. Ce trait est presque inconnu dans les armées européennes où chaque mouvement dépend de l'esprit d'initiative de l'officier.

« Mais les Américains se battent de l'avant, rencontrant les obstacles au fur et à mesure qu'ils se présentent et les renversant de leur propre chef. Des hommes de ce calibre font une armée exceptionnellement impétueuse, car chaque unité contribue au mouvement irrésistible d'une poussée en avant.

« Les troupes espagnoles n'ont pas cette qualité. Elles sont plus passives, plus prudentes. »

Le major de Granpré suit nos troupes jusqu'à Porto-Rico ou à tels autres points qui deviendront le centre d'opérations militaires.

Les Français qui sont juges en la matière, ne décerneraient pas un compliment si flatteur à nos troupes si celles-ci ne le méritaient point.

D'ailleurs, ces appréciations haut-placées, puisqu'elles sont d'un représentant militaire de notre ancienne mère-patrie, sont corroborées par les rapports des officiers anglais, russes et allemands qui, eux aussi, suivent pas à pas les faits et gestes de notre armée. Que ne leur permettons-nous donc pas de s'initier tout autant dans notre flotte? Mais, impossible! C'est là le *parvis sacré*.

*
* *

Puisque je vous ai parlé de Douai, de Schley, de Charette, malgré que Sampson ait encore à gagner ses lauriers, il est juste que je vous dise son origine.

Sampson est originaire de l'Acadie, le pays d'Évangéline.

Son père, descendant d'une famille acadienne, était né à l'*Ardoise*, en Acadie, d'où il est parti très jeune pour les États-Unis où il s'est marié et où il a élevé sa famille.

Un de ses fils est l'amiral commandant l'escadre de Santiago.

L'armée des États-Unis comprend les deux-tiers de Français, de Canadiens et d'Anglais, et là, comme dans la marine, ce sont eux qui sont aux places d'importance.

*
* *

Mais, malgré tout, l'on voit déjà venir la Paix, et ce qui est consolant, c'est encore la France qui a l'honneur de faire les premières démarches entre les États-Unis et l'Espagne en faveur de la paix.

C'est son représentant à Washington, M. Cambon, ambassadeur de France, qui vient de présenter au président Mac-Kinley, au nom de l'Espagne, un message pour négocier la paix. Cette démarche réussira, car, conduite par un diplomate comme M. Cambon, qui y est nécessairement autorisé par le gouvernement français, le succès est certain

et même dans des conditions telles que l'Espagne elle-même sera surprise, et de l'habileté de l'ambassadeur français, et de la générosité des Etats-Unis.

D'ailleurs, le traitement des prisonniers espagnols de tous grades, qui s'attendaient à une mort certaine, prouve que nous savons ce que c'est que la civilisation.

C'est à souhaiter, car le temps arrive où il faudra s'occuper activement de l'Exposition de 1900.

A ce propos, il sera très intéressant pour les lecteurs de la *Revue des Deux Frances* d'apprendre que la législature du Massachusetts, siégeant à Boston, a passé en mai dernier, une loi « relativement à la participation de cet Etat à l'Exposition Internationale à Paris, en 1900. »

A cet effet, et conformément à cet acte, le Gouverneur du Massachusetts, Son Excellence Roger Wolcott, vient de nommer, pour faire partie du bureau des Commissaires du Massachusetts à l'Exposition, les MM. suivants :

George Von L. Meyer, de Hamilton; Charles E. Adams, de Lowell; Clarence H. Crafts, de Boston; Charles Hamlin, de Brookline; Francis W. Lincoln, de Worcester; Charles L. Lovering, de Taunton; William B. Rice, de Quincy, et William Nhithing, de Holyoke. Le but de cette Commission est de préparer et de faire voir le plus avantageusement possible à l'Exposition de Paris, les produits naturels et industriels de l'Etat du Massachusetts, comme aussi les objets illustrant son histoire ou concernant ses progrès et son développement en général, et pour toutes autres fins relatives à cette grande et importante affaire.

Comme Paris et toute la France sont intéressés à connaître nos ressources, nos industries cotonnières, les produits de nos fabriques de tous genres, il est juste aussi que ceux qui sont chargés par notre gouvernement de s'occuper spécialement de cette question, soient connus de tous.

* * *

M. Ferdinand Peck, de Chicago, Ill, a été nommé Com-

missaire Général des Etats-Unis à l'Exposition de 1900, à Paris.

Le Président Mac Kinley est très désireux de voir les Etats-Unis largement représentés à cette manifestation universelle des arts, des sciences et du commerce dans la capitale du monde intellectuel. Il appuie de tout son crédit la proposition de porter la somme votée à cet effet par le Congrès à 1.000.000 de dollars.

M. Peck se propose d'établir prochainement à New-York un bureau qui aura pour chef un sous-commissaire général, et lui-même compte partir pour Paris en septembre.

Avila Bourbonnière.

Lowell, Mass, août 1898.

BLOND MAJEUR

*Ce point sombre des fines mouches
Avait l'éclat des chairs fauves
Sous les yeux bleus, aux coins des bouches
Des marquises en robes mauves*

*De très vagues frissons de joie
S'égarèrent dans les blondes nuques,
Dans les longs éventails de soie,
Et dans les nœuds clairs des perruques.*

*Et l'air timide de la flûte
Murmurait lent comme en sourdine,
Et semblait à toute minute
Mourir avec la mandoline.*

Feydey (Suisse), août 1898.

Jean Mahondeau.



CRITIQUE MUSICALE

VICTORIA CARTIER

Une jeune artiste canadienne d'une réelle valeur, Mlle Victoria Cartier, descendante de l'illustre Jacques Cartier, a donné récemment une soirée musicale très réussie, presque exclusivement consacrée à l'audition d'œuvres de l'école française. Les Canadiens chérissent la France plus que les Français eux-mêmes. Rien de plus touchant que la fidélité d'un amour sans cesse vivifié par le regret de la patrie aimée!

La séance avait lieu dans la coquette salle de l'Institution des Jeunes Aveugles, maison supérieurement organisée, où, comme on le sait, la musique, cette lumière de l'âme, tient une large place dans l'instruction de ces pauvres déshérités.

Le jour choisi était le 24 Juin, jour de la Saint-Jean-Baptiste et date de la Fête Nationale des Canadiens-Français. D'éminentes personnalités. M. Hector Fabre, commissaire général du Canada, et Mme Fabre, M. Louis Herbette, conseiller d'Etat et M. Emile Martin, directeur de l'Institution des Jeunes Aveugles, avaient tenu à honneur de patronner cette fête, où s'est affirmée d'une façon touchante la sympathie réciproque qui unit les Français d'Amérique et ceux de la vieille patrie.

Mlle Cartier s'était entourée, pour composer sa séance, d'éminents collaborateurs. Mais elle aurait pu, à elle seule,

fournir les éléments d'un programme varié, car elle touche également bien du piano et de l'orgue, non pas de l'harmonium, cet instrument bâtard au timbre sans caractère, mais du « grand orgue », ce roi des instruments, cet instrument-orchestre ! Sur l'orgue, Mlle Cartier a fait applaudir *Prélude, fugue et variations*, de César Franck, et *Fiat lux*, de Th. Dubois. Sur le piano, elle a interprété, avec une virtuosité mise au service d'un sentiment vrai, des pièces très différentes de style et de caractère : *Les Myrtilles*, de Th. Dubois, une *Marche villageoise*, de Delaborde, *l'Adieu*, de Schumann, *Staccato-Etude*, de Gigout, et *Bataille de Cloches*, de Bourgault-Ducoudray. Le jeu de Mlle Cartier ne tombe jamais dans l'abus de la recherche de la puissance. Ses plus grandes qualités sont la délicatesse, le fini, l'élégance et aussi un discernement très juste du mode d'interprétation qui convient à chaque auteur. Elle a fait preuve, en outre, d'un mécanisme solide et d'une brillante sonorité en exécutant avec l'éminent violoncelliste Delsart, la sonate du regretté Boëllmann.

M. Delsart, qui a contribué à la remise en honneur des instruments anciens, ne néglige jamais l'occasion de faire applaudir les œuvres des vieux maîtres français en les interprétant sur la « viole de Gambe », instrument au timbre poétique et caressant dont la sonorité tendre et discrète rappelle le coloris exquis, mais un peu effacé, des anciens pastels.

Tour à tour les inspirations si fraîches et si jeunes de Rameau, de Caix-d'Hervelois et de Valensin sont venues réjouir les oreilles d'un auditoire vibrant et charmé.

Grand succès également pour M. Lucien Berton, le distingué baryton, dans l'interprétation de deux mélodies : *Les Trépassés* et *l'Éléphant*. Puisque l'occasion m'en est à la fois douce et facile, qu'il reçoive ici les plus chaleureux remerciements de l'auteur !

Après avoir exécuté avec M. Gigout une très habile transcription de celui-ci — pour piano et orgue — du *Rouet d'Omphale*, de Saint-Saëns, Mlle Cartier nous a fait entendre sur l'orgue une rapsodie composée par M. Gigout sur

des *chants populaires canadiens*. Cette œuvre très pittoresque, qui était un véritable régal pour l'auditoire, a clôturé brillamment cette belle séance au cours de laquelle une vibrante allocution de M. Louis Herbette avait véritablement soulevé la salle.

L.-A. Bourgault-Ducoudray,
de l'Institut.

SŒUR DE CHARITÉ

*Jeune fille si pâle, ô sœur de charité!
Sous tes voiles de deuil tu me parais heureuse,
Tu marches souriante en ta nuit ténébreuse,
Ta souffrance est subie avec plaidité;*

*Au chevet du malade, avec aménité,
Tu verses la liqueur à la lèvres fiévreuse;
Sur le champ des combats, ô colombe peu-
[reuse,
On te trouve pansant, avec sérénité,*

*La blessure béante ouvrant la chair livide.
— Oui! tu vois ces horreurs et tu ne frémis
[pas! —
Ange consolateur, des lugubres trépas,*

*Sur l'humaine douleur porte ta main avide,
Relève le déchu, rechauffe le petit,
Amour, Espoir, et foi de celui qui pâtit!*

J.-H. Roy.

Lowell, Mass., août 1838.



La Boiteuse

A peine huit jours s'étaient écoulés depuis qu'il avait, définitivement, rompu avec Mad. Et, au douloureux étonnement des premières heures, — douloureux encore qu'il souhaitât depuis longtemps, le terme de son calvaire, — une prostration accablée avait succédé. Il marchait comme un automate, gauche d'être seul, de n'avoir pas un bras suspendu au sien, le regard en dedans, sans reflet, l'esprit désemparé, hanté seulement d'une vague et générale tristesse.

Trois années d'agenouillement quotidien l'avaient épuisé, vidé. Il se sentait sans force contre la solitude, contre la vie que l'amie avait désertée, contre les boulevards où, tant de fois, ils avaient promené jadis leur joie insouciante, puis, hélas ! plus récemment leur constante querelle, — contre les êtres et les choses. La nature entière lui était ennemie, et, cependant, jamais l'agonie sanglante du soleil n'avait emplí son cœur d'un deuil plus ému, jamais il n'avait autant souffert de l'indifférence du passant, jamais il n'avait eu tant soif d'amour et de bonté.

Il était sans regret, mais sans désir précis, veule. Il marchait, quoiqu'infiniment las, devant lui, au hasard, par instinctive hygiène, à petits pas, fumotant des cigarettes, regardant sans les voir les devantures brillantes des boutiques illuminées, sourd aux injures que les cochers prodigaient à son inconsciente témérité, indifférent aux frou-frou soyeux. Il s'arrêta soudain, attiré par une longue pancarte

où les mérites du bec Aïer étaient vantés et lut la réclame tout entière. Il faillit pleurer quand un individu dont il ne se rappelait même pas le nom, s'informa de sa santé. Lui ayant dans un irrésistible besoin de sincérité répondu : « Je ne sais pas », il s'indigna parce que ce monsieur sans plus insister, le quittait. Il se sentait misérable, et, avec un sourire qui se voulait sceptique, il attendait du passant l'aumône d'une bonne parole ou d'un geste d'affection.

Il était arrivé à la place de l'Opéra, et, machinalement ainsi qu'il avait coutume, il s'arrêta sur le refuge où Mad venait le rejoindre chaque soir à la sortie de l'atelier. L'animation de la place lui était un spectacle trop familier pour attirer son attention, vague et triste, il demeurait immobile malgré les bousculades des piétons qui, en caravanes, sous la protection d'un sergent de ville, allaient de refuge en refuge, entre deux rangées de chevaux retenus.

Une voix, soudain, le salua au passage : « Bonjour, monsieur Paul ! »

Il se retourna et reconnut une jeune ouvrière qui travaillait dans l'atelier où Mad était première. Souvent Mad la lui avait envoyée pour l'avertir qu'elle ne pourrait le rejoindre ce soir-là et parfois, pour la remercier des services qu'elle leur rendait, Paul lui avait fait un petit présent. Il répondit gentiment comme disait Mad, au temps joyeux : « Bonjour, Bancroche ! » et sans lui en demander l'autorisation, sans intention non plus, se prit à la suivre.

Elle boitait assez bas et sa jambe trop courte martelait le macadam en cadence. Son pas quoique sec et hâté, trahissait l'effort. Paul, sans un mot lui offrit son bras. Elle s'arrêta, fixant sur lui des yeux d'étonnement ému. Mais un éclat de rire amer rompit son hésitation : « Monsieur Paul, y pensez-vous ? Moi à votre bras ! Vous feriez belle figure avec une infirme ! » Et, voyant que Paul allait insister, elle ajouta : « Et puis, que dirait Madame Madeleine si elle nous rencontrait ? »

Ce nom prononcé par Bancroche, et l'image qu'il évoquait, furent à Paul si douloureux que son visage s'altéra. Incapable de répondre, un coup de chapeau tiré, il s'éloi-

gnait ; mais il n'avait pas fait trois pas qu'une voix suppliante le forçait de se retourner : « Monsieur Paul, Monsieur Paul... ! Ecoutez... Je ne voulais pas vous faire de peine... ou plutôt... si... j'ai été méchante. » Et plus bas, comme avec honte : « C'est que, voyez-vous, j'ai cru que vous vouliez vous moquer : une pauvre fille comme moi, une bancroche comme vous dites... jamais un monsieur ne m'avait offert son bras... »

Elle avait la voix tremblante et le regard troublé de larmes. La douleur de Paul s'émut du voisinage de cette autre douleur, chercha un réconfort dans un acte qu'il crut de bonté ; il s'attendrit sur elle, sur lui, sur eux, sur leur commune impuissance contre l'infortune. Il fit le rêve confus de traverser la vie en joignant leurs misères. Son cœur fondit. Il demanda (sa voix était sourde) : « Comment vous appelez-vous ? » Elle soupira : « Henriette » Et il dit, très doucement : « Eh bien, Henriette, voulez-vous accepter mon bras ? »

Elle le prit, oublieuse de sa défiance. Paul se laissait conduire. Ils ne se parlaient pas, trop émus. Elle appuyait maintenant sur lui, sans fausse honte, sa nécessiteuse faiblesse, et chaque pression le troublait comme un don de confiance et une prière de pardon. Il était heureux qu'elle lui eût fait mal, tout à l'heure, parce qu'il se sentait plus généreux et il s'aimait d'être si douloureusement bon.

Parfois ils échangeaient un regard : leurs yeux étaient de chaleur profonde.

*
* *

Chaque soir ils se retrouvaient à la sortie de l'atelier. Elle venait aussi chez lui : il posait la tête sur son épaule et ils causaient longuement.

Dans les premiers temps, Paul s'informait de Mad. Henriette avait dit son indignation lorsqu'elle avait su sa trahison, et il avait soulagé son cœur en confessant, par le détail, leurs tristes amours. Bientôt Henriette voulut que son ami la connût, et elle lui conta toute sa vie.

Son infirmité l'avait gardée des fréquentations mauvaises et rien, si ce n'est son corps, n'était moins vicieux que son esprit. Elle avait perdu assez d'innocence pour se préserver de toute défloration et se disait une fille « sérieuse », ignorante du sens que la galanterie attache à ce mot.

Sans une grande vivacité d'esprit, elle avait, de sa première enfance gardé des souvenirs frais et colorés, d'une atmosphère saine et honnête. C'était la vie de famille au grand air, entre les ailes tournantes d'un moulin et le picotis des poules, qu'elle lui contait, et Paul, mystique jusqu'alors accessible au seul geste du grand Tout naturel, s'étonnait de trouver quelque intérêt à l'histoire de l'âne Belzébuth ou de la transformation du grain.

Elle disait aussi ses souvenirs gais, et telle aventure de sabots égarés et d'école buissonnière le faisait sourire.

Bien des soirées passèrent ainsi.

Paul, près d'elle retrouvait la sécurité. La main d'Henriette, aux doigts rugueux, piquetés de trous d'aiguille, donnait le calme à son front. Il baisait cette main bienfaisante. Henriette savait respecter les silences de son ami et ne poussait le *hou hou hou* chasseur de nuages que lorsqu'elle les devinait légers. A son gré il lui parlait de Mad, de son ancienne blessure, des amis qu'il ne voyait plus, de tous les deuils que chacun porte en soi ; elle l'écoutait et s'émouvait avec lui. Quand il voulait, elle parlait.

Souvent elle avait les yeux meurtris, les traits gonflés, ayant quitté Paul tard dans la nuit et s'étant rendue à l'atelier dès huit heures. Ces jours-là elle boitait très bas. Paul ne s'en apercevait pas. S'en fût-il aperçu, elle lui eût dit : « Je suis si heureuse ! »



Cependant la convalescence de Paul s'affirmait tous les jours davantage. Le sourire forcé qui, si longtemps, avait figé un pli au coin de ses lèvres, les avait quittées. Le visage et le geste retrouvaient leur virilité. Le besoin d'agir le reprenait peu à peu.

Il sortait maintenant, revoyait ses amis, lisait, écrivait; un jour il eut un éclat de rire si franc qu'Henriette eut peine à dissimuler son étonnement et sa joie.

C'était une nuit de splendeur et de sérénité, une calme nuit de mai. Des pleurs d'or tombaient des étoiles extasiées et le vent s'était recueilli dans l'universelle prière. Ils étaient assis l'un contre l'autre, dans la fenêtre largement ouverte, et ils écoutaient — et ils entendaient, et ils regardaient — et ils voyaient palpiter partout et en eux la bonté des choses. Avec la nature, ils aimaient.

— « Quelle nuit, Paul! » murmura-t-elle d'une voix tendre et profonde.

Il la sentit frissonner contre lui, et, lentement, il tourna la tête. Il devinait qu'elle aurait des yeux de béatitude infinie, de rayonnement intérieur, de chaude douceur, — et, sans qu'il sût pourquoi, son cœur s'emplissait d'angoisse et de joie.

Il ne vit pas les yeux, et son geste d'étreinte tomba : pour la première fois, il vit Henriette, *laide*.

Elle était laide en effet; la nature l'avait taillée grossièrement. C'était une face large et plate où s'ouvraient de petits yeux et s'écrasait un nez pauvre. Dès l'instant où Paul la connut telle, elle ne fut plus, pour lui, qu'une chaîne et qu'une humiliation.

Il était, le lendemain, au rendez-vous quotidien, et, comme à l'ordinaire, il emmena son amie dîner chez lui, mais la route lui fut longue, Henriette lourde, et pénible le martellement de son pied trop court. Il dut se contraindre pour ne pas se retourner sur maintes silhouettes; la moue expressive, apitoyée comiquement d'un ami croisé l'exaspéra. Toutes femmes lui semblèrent désirables, hors Henriette; il eut honte de la Bancroche.

Quelques jours encore il l'attendit à la sortie de l'atelier. Mais sitôt qu'il la voyait venir, il hélait un fiacre; puis il prétextait des occupations urgentes et ne se trouva plus au rendez-vous.

Leurs soirées communes, qu'il abrégait, lui devinrent odieuses. De son amie, il ne voyait même plus la seule

beauté. Cette chevelure abondante et claire où jadis il aimait à plonger ses doigts ou 'à caresser sa joue, et la main bien-faisante d'Henriette, aux doigts rugueux et piquetés, ne lui rappelait que des besognes inférieures, du gros ouvrage. Il ne se tint pas au détail de l'imperfection physique. Il découvrit bientôt en Henriette une femme ignorante et vulgaire, une paysanne mal dégrossie ; en sa sincère naïveté, il vit de l'hypocrisie ; il la dépouilla de tout mérite, de toute franchise, de toute bonté : elle devint une fille habile, rouée, intrigante. Il rejeta sur la dépression qu'amène la douleur l'intérêt et le sourire qu'il avait jadis accordés aux histoires simples d'Henriette, attribua sa guérison à la force des choses, à la loi d'oubli, à la poussée de la sève, au printemps revenu.

Quand, lasse de se sentir détestée et fuie, devinant prochains le mépris, et, peut-être, l'insulte, elle lui dit adieu, il la laissa partir.

De sa fenêtre, une cigarette aux lèvres, avec soulagement il regardait s'éloigner la Bancroche. L'inégal martellement des pas s'affaiblit, devint imperceptible ; *celle qui avait pris sa peine, et qui, plus simple que lui, la garderait*, disparut au tournant de la rue comme du tournant de sa vie. Et Paul sincèrement, songeait, « comment ai-je pu, si longtemps, tolérer la Bancroche ? »

Neuf heures sonnaient. Il fut faire un tour de boulevards, le cœur léger...

Jacques Crepet.



Frontispice de Naoul Barré.

Dans notre dernière *Chronique des Deux Frances*, nous parlions de cet oubli du gouvernement Canadien de ne point protéger les

arts et les lettres — oubli d'autant plus regrettable qu'il ôte à la pensée canadienne la faculté de se développer et qu'il arrête son ascension vers l'Idée qui est toujours la mère de l'Art, et nous demandions s'il n'y avait pas un moyen de remédier à ce déplorable état de choses?

Pourquoi les hommes de lettres ne se liguent-ils pas ensemble avec les artistes afin de forcer un peu la main au gouvernement libéral de M. Laurier et de lui fournir ainsi une magnifique occasion d'affirmer la largeur de ses idées et son désir d'encourager les penseurs et les artistes.

Si pour des considérations quelconques, nos Canadiens hésitent à demander cette justice, eh bien! que nos vaillantes femmes de lettres, Mesdames Dandurand et Françoise, donnent l'exemple.

La voix d'une femme est toujours plus écoutée que celle d'un homme; et celles de Mesdames Dandurand et Françoise auraient d'autant plus d'autorité qu'elles viendraient de deux écrivains aimés et applaudis par tous leurs confrères, — comme par le public — qui leur devraient une reconnaissance éternelle.

Vous Françoise, — qui êtes la Séverine du Canada — la

tâche ne vous tente-t-elle pas un peu ? — et ce glorieux devoir ne vous offre-t-il point de beaux attraits ?

Le gouvernement parle de donner des prix aux littérateurs, et je sais qu'il est dans l'intention de l'honorable M. Laurier d'accorder un prix annuel aux artistes, — un prix dans le genre de celui appelé ici : le prix de Rome, ce qui est fait dans tous les pays de progrès, — mais à quoi cela servira-t-il, tant qu'une loi radicale n'aura pas été faite et mise en vigueur, une loi reconnaissant la propriété littéraire et artistique et empêchant nos journaux de plagier leurs confrères de France et des Etats-Unis ?

Alors, nos hommes de lettres et nos dessinateurs travailleraient avec une ardeur activée par le désir de mieux faire les uns que les autres, d'y briller davantage et de laisser, au pays, des *pages* qui seraient relues et admirées encore, par la jeunesse qui monte.

Pendant que notre gouvernement a l'admirable intention de donner un « Prix de Paris » à nos peintres, il devrait accorder aux hommes de lettres et aux artistes non une faveur spéciale, mais une loi — qui existe dans tous les pays civilisés — abolissant une criante injustice, et par le fait, encourageant l'art dans la patrie canadienne.

Tous ceux qui en France aiment le Canada, et lui souhaitent la destinée la plus belle, seraient heureux d'applaudir la loi nouvelle que nous désirons et qui nous mettrait sur un pied d'égalité avec tous les peuples qui s'affirment.

*
* *

M. le Juge et Madame Louis Lavergne ainsi que Mlles Gabrielle, Marie-Louise et M. Armand Lavergne sont partis pour la Suisse, l'Allemagne et la Belgique, après un séjour de plusieurs semaines à Paris.

Ils s'embarqueront le 22 septembre pour le Canada. Ils auront fait le plus magnifique voyage.

La Revue des Deux Frances est particulièrement heureuse de souhaiter une heureuse traversée à M. le juge Lavergne et à son aimable famille.

*
* *

L'honorable M. C. Fitzpatrick, ministre-solliciteur-général, est reparti pour le Canada.

Un jour qu'il avait eu l'amabilité d'inviter à dîner notre directeur, M. Achille Steens, il lui parla de la France et de Paris en particulier, en des termes pleins d'admiration pour le grand peuple qui tendit la main jadis à la brave nation Irlandaise dont descend le très distingué ministre.

M. Fitzpatrick n'est pas demeuré en France assez longtemps pour en voir toutes les beautés, mais espérons qu'il aura gardé bon souvenir de ce qu'il a vu, de Fontainebleau surtout qui reste comme un ex-voto de l'ancienne splendeur royale.

A bientôt, M. Fitzpatrick?

*
* *

Le docteur J. A. Charest, qui a suivi pendant quelques mois les cours des hôpitaux de Paris, est retourné à Montréal par le SS. *Scotsman*, le 25 août dernier.

Bon succès au D^r Charest.

*
* *

Les docteurs J. H. Chalifoux et Eugène Saint-Jacques voyagent actuellement en Suisse et en Allemagne, avec M. Victor Beaudry.

*
* *

M. J. A. Bernard, avocat de Montréal, est toujours à Paris qu'il visite avec beaucoup de plaisir. Il ne laissera la Ville-Lumière qu'au commencement de septembre. Et, en retournant au Canada, il passera par la Suisse, l'Espagne et l'Italie.

*
* *

Canadiens et Américains inscrits, durant le mois d'août, à la *Revue des Deux Frances* :

Honorable Chas. Fitzpatrick, ministre-solliciteur-général du Canada, Ottawa; Hôtel Chatham.

Mlle Fitzpatrick, Québec; Hôtel Chatham.

Mlle Connolly, Québec; Hôtel Chatham.

M. A. S. Robertson, Chicago ; Grand Hôtel.
 Mme A. S. Robertson, Chicago ; Grand Hôtel.
 Mlle Clara Robertson, Chicago ; Grand Hôtel.
 M. H. E. Sriver, Toronto ; Hôtel Moderne.
 M. A. Sampson, Boston ; Hôtel Moderne.
 M. J. E. Costin, Montréal : 2, rue Péronnet.
 M. C. Thiron, Montréal ; 7, rue Casimir-Delavigne.
 M. H. G. Mills, Ottawa ; Hôtel Continental.

*
 * *

L'importance qu'il y a, à fonder au plus tôt une ligne directe entre la France et le Canada, se trouve démontrée une fois de plus par les lignes suivantes que vient d'adresser à la *Politique Coloniale*, son correspondant canadien :

« Pour la première fois probablement depuis bien des années un chargement de blé canadien, comprenant 99.874 minots, soit 35.168 hectolitres, a été expédié de Montréal pour la France (Saint-Nazaire). Cet événement mérite d'être noté dans les annales de la Chambre de Commerce française de Montréal. L'expéditeur est M. Alexander McFee, le négociant en grains bien connu de Montréal, mais ce n'est pas lui qui a fait la vente en France, c'est une maison de New-York, et le chargement est consigné à l'ordre de la maison de New-York. On n'a pu en conséquence donner ici le nom du consignataire réel. C'est également la maison de New-York qui a nolisé le vapeur et le fret reste par conséquent secret.

Le blé est du blé roux d'hiver canadien (N° 2 Ontario red winter). Le vapeur qui l'a chargé, le « Broomhaugh » capitaine Boyce, de Newcastle on Tyne, jaugeant 1280 tonneaux.

La saison actuelle était certainement propice pour une expédition de ce genre, par suite du déficit de la récolte en France et de la suspension des droits. Mais il est permis de croire que l'exportation du blé canadien en France peut être continuée d'une manière suivie, servie par une ligne régulière de steamers.

Le Manitoba produit un blé dur d'excellente qualité, dont on exporte bon an, mal an, 10,000,000 de minots, soit en

chiffres ronds, 3,600,000 hectolitres. D'un autre côté, la vermicellerie française importe chaque année des quantités considérables de blés durs de Russie. Que faudrait-il pour que la vermicellerie française importât des blés durs canadiens du Manitoba? Deux hommes entreprenants, l'un en France, l'autre au Canada, et la possibilité de faire des expéditions moindres que des chargements complets, c'est-à-dire une ligne régulière de vapeurs allant du Canada directement en France, pour éviter la surtaxe d'entrepôt.

Il y a ainsi un certain nombre d'articles qui n'attendent que la création d'une ligne directe pour trouver un débouché en France et qui assureraient à cette ligne, bien administrée aux deux extrémités, un complet chargement de retour pour 18 ou même 24 voyages par année. Les vendeurs, les acheteurs, la marchandise, tout est prêt ou peut être prêt à quelques semaines d'avis, il ne manque que l'organe; c'est ce que l'on ne paraît pas voir en France. »

On sait déjà que le gouvernement Canadien a voté une forte subvention annuelle pour une ligne devant porter le pavillon français, et on attend toujours; souhaitons d'abord qu'il y ait des armateurs pour entreprendre cette ligne et ensuite que le gouvernement français soit au moins aussi généreux que le petit peuple qui se souvient toujours de la France qu'il aime parce qu'elle reste sa mère-patrie.

Qui prendra la parole? Et quels sont les industriels français qui veulent, en faisant une bonne affaire, rapprocher davantage le Canada de la France?

Un débouché nouveau et immense s'offre dans de belles conditions aux industriels et commerçants français. En profiteront-ils? et quand?

*
* *

« Est-il vrai que votre gouvernement va se faire représenter par un Canadien-Anglais à notre Exposition de 1900, à Paris? » me demandait, il y a quelques jours, un maître écrivain d'ici.

— Je n'y puis croire encore, répondis-je.

Comment, en effet, serait-il possible que l'on envoie à

Paris, pour y représenter une ancienne colonie française, un ministre anglais dont l'expérience peut être très grande et les qualités brillantes, mais qui, par son origine, serait mal vu en France ?

Serait-ce, d'ailleurs, pour nous faire sentir que nous sommes sous la domination anglaise et que nous n'avons point d'hommes capables de nous représenter ici ?

Si le Canada veut, comme tous les peuples qui montent, venir montrer ses produits à l'Exposition de Paris qui sera le rendez-vous du monde, il faut qu'il le fasse dans de belles et heureuses conditions. La sympathie française nous est absolument nécessaire, et l'appui de la presse parisienne sera notre plus bel appoint.

Or, que peut-on espérer dans le cas où nous serions représentés par un homme dont la race est traditionnellement antipathique à la France ?

Où nous serons critiqués, où on daignera nous accorder le bénéfice du silence, ce qui serait également préjudiciable au pays.

Pourquoi ne pas choisir un Canadien-Français pouvant être sympathique à tous et qui serait accueilli en France par les plus belles démonstrations d'amitié et de fraternité.

N'avons-nous point M. Emery Robidoux, notre ministre de Québec, si lettré, si aimable et surtout si Français ? Et M. Israël Tarte, l'énergique ministre, à l'habileté extrême et au talent admirable, ferait, aussi, un excellent représentant du Canada comme M. Robidoux. — J'en sais bien un troisième connaissant parfaitement Paris et qui a passé d'assez longues années dans l'Ouest canadien pour y étudier toutes les ressources du Canada, qu'il ferait connaître ici. Mais sa modestie est telle que je n'ose mentionner son nom.

En tous cas, nous prions instamment le gouvernement d'Ottawa de revenir sur une décision qui ne peut être définitive, espérons-le, dans l'intérêt supérieur et moral de notre beau pays.

Les rapports annuels du gouvernement témoignent de la sollicitude qu'on a pour l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, en faisant venir, de ces pays, tous les pauvres diables qui y crèvent de faim. Cela a peut-être un bon côté. Mais pourquoi ne donne-t-on pas la moitié seulement de ces sommes pour faire aller au Canada des Français et des Belges ?

M. Bodard, l'agent du gouvernement Canadien, fait certainement tout ce qu'il peut — et nous savons tous avec quel courage et avec quelle énergie il travaille, — cependant il ne dispose pas de sommes et de moyens suffisants pour lutter contre les flots envahissants de l'immigration anglo-saxonne.

Voici d'ailleurs de très justes remarques faites, il y a quelque temps, déjà, par l'*Ouest Canadien*, d'Edmonton :

... « Nous ne sommes pas opposés à l'immigration européenne, ni à l'entrée des Galiciens dans le pays. Il y a au Nord-Ouest place pour tout le monde, mais nous n'approuvons pas le Département d'Immigration de confiner ses opérations, son travail, dans quelques rares pays à l'exclusion de tous les autres. Combien compte-on d'agents salariés du gouvernement, en Angleterre, en Écosse, en Irlande ? Combien en compte-on en Galicie ? et combien en compte-on aussi en France et en Belgique ? La comparaison tendrait à prouver que ceux qui dirigent l'immigration ne tiennent absolument pas à augmenter ici la population de langue française. Nous croyons avoir raison de demander au gouvernement d'encourager plus fortement l'immigration française et belge dans ce pays. Nous demandons aussi que l'argent voté pour des fins d'immigration soit mieux distribué et que nos nationaux dans le pays, qui paient des taxes comme tous les autres citoyens, ne voient pas leur argent employé uniquement à amener ici des émigrants qui leur sont antipathiques à cause de leur tradition de langage, de nationalité et de religion... »

A cela, nous pourrions ajouter qu'il est étrange qu'aucun montant ne soit voté pour le rapatriement des Canadiens pauvres qui crèvent de faim à l'étranger, faute d'argent pour rentrer dans leur patrie.

Tant de tristes exemples nous en ont été offerts à Paris

même, que nous reviendrons sur ce sujet dans le prochain numéro de la *Revue des Deux Frances* et que nous citerons des faits que nous avons vus.

Il y a certains détails qui ne manqueront pas d'intéresser nos patriotes.

Rodolphe Brunet.



LA CIGARETTE

*La fumée en mince colonne
Monte vers le plafond jauni,
Puis s'éparpille, tourbillonne,
Et se dissipe : c'est fini.*

*C'est fini. Les vagues spirales,
Les méandres capricieux
Se sont transformés sous mes yeux
En nuages légers et pâles.*

*Du fond de ce papier roulé
Où le tabac dormait, inerte,
Un songe bleu s'est envolé :
Ce mystère me déconcerte.*

*La petite âme se dissout,
Je la vois mourir sans comprendre
Pourquoi ce n'est qu'un peu de cendre
Qui demeure ici bas de tout.*

Mérys.



Le dernier des Comtes-Sauvages⁽¹⁾

(Suite)

Mais tout cela n'empêchait pas Roterick de rester fier, comme s'il eût commandé deux mille reiters, et, lorsqu'il chevauchait sa vieille bique, l'épée sur la cuisse, de regarder Vittikab du haut de sa grandeur d'un air superbe. Il vivait misérablement, c'est vrai, avec sa fille Vulfhild et son vieil écuyer Péters ; les redevances d'un pauvre village et la chasse dans les bruyères suffisaient à peine aux besoins de sa famille ; mais autant le sang des Comtes-sauvages était aigri, brûlé, vicié, autant celui des Roterick était riche, noble et florissant ; dans toute l'Allemagne, on disait : « *Roterick, beau sang ! Burckar, sang de loup !* » Vittikab le savait bien ; il réfléchissait depuis longtemps sur ce chapitre, et avait pris la résolution, — pour avoir des enfants à face humaine, — de se marier avec Vulfhild, et d'accorder au vieux baron toutes les satisfactions et dédommagements qu'il pourrait exiger.

Il ne dit rien provisoirement de ces choses, et partit le lendemain de bonne heure avec Honeck pour Birkenstein. Roterick, en casaque de cuir roux, grand, maigre, sec, l'œil gris, la tête blanche comme neige, mais encore droit et ferme malgré son grand âge, Roterick était justement sur la porte du vieux burg, dont l'arc se découpait sur le ciel, l'autre côté des murailles étant tombé ; il regardait fière-

(1) Voir *La Revue des Deux Frances* d'Août dernier.

ment ses bruyères, lorsque le Burckar et son veneur parurent. D'abord son indignation ne connut pas de frein. Il leur intima l'ordre de ne pas approcher, et le vieux Péters accourut avec une longue hallebarde ; mais, Vittikab s'étant présenté comme voulant réparer les injustices de ses ancêtres, et former avec les Roterick une alliance indissoluble, le vieux noble, étonné d'un langage si nouveau, leur permit de mettre pied à terre dans la cour.

Puis Vittikab et lui entrèrent dans la salle d'armes, seule pièce encore intacte du Birkenstein, et s'entretenirent pendant deux longues heures.

Dieu sait ce que le Comte-sauvage promit au vieillard. Il lui promit sans doute tout ce qu'il aurait exigé, s'il eût été fort et capable de réclamer ses droits les armes à la main : la reconstruction de son château, la restitution de ses domaines, de ses écuries, de sa meute. Cela devait être, car à l'issue de cette conférence, ils étaient réconciliés. Vittikab, accompagné du baron, alla voir Vulfhild, qui vivait dans une tour moussue à faire des tapisséries, en société de deux vieilles. Malgré l'air sinistre du Burckar, malgré sa tignasse moitié rousse et moitié grise, la fille de Roterick consentit à devenir châtelaine du Veierschloss, et permit au Comte-sauvage de baiser ses longues mains blanches.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en revenant de là, Vittikab, qui galopait à toute bride près de son veneur, semblait rajeuni de vingt ans ; ses joues pâles avaient repris des couleurs, il riait tout haut, et s'écriait d'une voix d'aigle en se retournant :

« Zaphéri, ça va bien. Nous aurons des enfants, cette fois... de vrais enfants... Nous les dresserons à la chasse, hé ! hé ! hé ! Ce seront de solides Burckar ; ils auront les bras longs et poilus, mais ce seront des hommes !

— Je vous crois, monseigneur, répondait l'autre, sans rien comprendre à ces paroles. Tout ce que monseigneur veut, il le peut ; personne ne saurait dire le contraire.

— Oui, faisait Vittikab, la vieille race des Burckar n'est pas morte. Les Géroldsek et les Dagsbourg ne mettront pas les mains dans l'or de Virimar jusqu'aux coudes, ils ne

chasseront pas notre gibier, ils ne monteront pas nos chevaux ! »

Et, se dressant sur ses étriers à plein vol, les deux bras en l'air et sa longue figure jaune animée d'enthousiasme, il jetait des cris de triomphe qui retentissaient dans tous les bois d'alentour.

Honeck ne l'avait vu qu'une fois si joyeux : c'est à l'assaut de Landau, quand il grimpait aux murs et se dressait dessus en abattant les lances à coups de hache comme l'herbe des champs. Il était terrible à voir dans sa joie.

Mais lorsqu'ils approchèrent du Veierschloss, le Burckar devint plus grave, sans cesser d'être content ; il emboucha sa trompe pour avertir les reiters d'abaisser le pont-levis. Et, le pont étant abaissé, tous deux entrèrent au pas.

Dans la cour se trouvaient le capitaine Jacobus, le lieutenant Kraft et bon nombre de trabans, Vittikab, avant de mettre pied à terre, dit à tout ce monde d'une voix nette et brève :

« Je vous fais savoir que moi, Vittikab, Comte-sauvage et seigneur du Veierschloss, et la noble demoiselle Vulfhild de Roteriek, nous sommes fiancés à partir d'aujourd'hui, et que le mariage aura lieu dans trois semaines. Je veux que tout le monde soit content, comme un jour de victoire au partage du butin. Le vin ne vous manquera pas. Celui qui n'en serait pas content, mériterait d'être pendu, et celui qui se permettrait de redire quelque chose à tout cela, c'est à moi qu'il aurait affaire. Réjouissez-vous donc, je le veux ! »

Il lança sur tout ce monde stupéfait un regard étincelant, puis il grimpa l'escalier de ses galeries au milieu des cris de : « Vive le Comte-sauvage ! vive Vulfhild ! » ce qui se fait toujours depuis les siècles des siècles, pour flagorner ceux qui sont les maîtres.

Ici le père Frantz fit une nouvelle pause ; il vida les cendres de sa pipe, et la mit refroidir au bord de la fenêtre. Puis, au bout de quelques secondes, me regardant avec douceur :

Je suis sûr que vous n'avez jamais fait répandre une larme à qui que ce soit. Je puis en dire autant pour mon propre compte, quoique mes cheveux soient blancs et que mon heure soit proche. Voilà pourquoi nous sommes là tranquilles et calmes au milieu de la nuit ; voilà pourquoi rien ne nous trouble ; nous avons mis notre confiance en Dieu. L'esprit des ténèbres a beau rôder autour de nous, il ne peut entrer dans notre cœur, il ne peut nous inspirer des pensées mauvaises, nous voyons les choses simplement, clairement, telles que le Seigneur les a faites dans sa sagesse, et rien ne nous effraye. Si la mort en ce moment ouvrait cette porte et me disait : « Frantz Honeck, il est temps ! » je la regarderais en face et je me lèverais : « Laisse-moi seulement une seconde, lui dirais-je, pour embrasser ma petite fille, et puis je te suivrai avec confiance. » Oui, quoique la mort soit quelque chose de terrible, et qu'elle n'arrive qu'au milieu des transes les plus cruelles, j'espère pouvoir parler de la sorte à ma dernière heure. Et j'ose dire que c'est la récompense de ma vie.

Mais il n'en est pas de même pour tout le monde. Si l'esprit des ténèbres ne peut rien sur l'honnête homme, il peut tout sur le cœur des gueux. C'est une maison ouverte pour lui tout au large, portes, fenêtres et lucarnes ; il y entre, il en sort, il s'y assoit, il s'y couche, il s'y promène, il y rêve, il y dort : c'est son auberge, son lieu de plaisance et sa demeure. Aussi, quand un gueux vous regarde, vous voyez derrière ces deux vitres noires, l'être hideux qui va et vient, qui s'arrête, qui vous observe et vous épie, pour chercher le moyen de vous nuire et de vous perdre ; qui rit ou s'indigne, selon qu'il espère vous tromper, ou qu'il se sent découvert. La figure des grands scélérats est comme le miroir du monstre abominable. Le pire de tout cela, c'est qu'une fois bien établi dans la baraque, l'esprit du mal n'est jamais content ; le maître de la maison a beau se débattre, il a beau crier grâce et dire : « Je ne veux pas ! » du moment qu'il s'est laissé lier au pied du lit comme un lâche, il faut qu'il obéisse.

Or, tel était justement le cas de Vittikab. Après avoir

commis contre le genre humain tous les attentats qu'un homme peut commettre, il en restait un, le plus grand de tous, devant lequel il reculait depuis longtemps ; mais, comme il arrive toujours en pareille circonstance, le diable devait finir par prendre le dessus.

Ce jour-là, dès le retour du Comte-sauvage, le Veierschloss jusqu'à minuit retentit de hurlements, de chansons à boire, de cliquetis de gobelets comme une véritable taverne. Six grandes tonnes avaient été défoncées au milieu de la cour ; chacun allait y puiser à pleine cruche et se remplissait de vin, la bouche béante comme un entonnoir.

On ne vit bientôt plus dans tous les coins, le long des rampes, sur les marches des escaliers, dans les vieilles galeries, derrière les balustrades, partout, que des reiters, des trabans, des vengeurs et des piqueurs étendus comme des sacs à droite et à gauche, les jambes écartées, la face pourpre, la lèvre pendante, un morceau de cruche au poing, ivres-morts : c'est ainsi qu'on célébrait les fiançailles de Vittikáb d'une manière digne de lui.

Si Bockel avait su cela, le terrible bossu n'aurait eu que la peine d'accourir, de faire casser les chaînes du pont-levis à coups de hache et de couper la gorge à tous ces ivrognes. Pas un seul n'aurait eu la force de se lever et de prendre une pique, non ! pas même le lieutenant Kraft, le plus sobre de tous, ou le capitaine Jacobus, qui buvait six pintes de Markobrüner sans se griser, et Zaphéri Honcek moins que tous les autres, car il avait dépassé de beaucoup sa mesure, qui pourtant était bien raisonnable. Malheureusement Bockel ne fut prévenu que plus tard, quatre ou cinq jours après.

Or, tandis que ces choses se passaient aux étages inférieurs du Veierschloss, Götz, le gardien de Häsoum, devenu très vieux et recoquillé dans sa tour des Martres, comme un escargot dans sa coquille, se demandait : « Que se passe-t-il donc au château ? Quelle joie extraordinaire éprouvent donc nos gens ? Avons-nous gagné quelque bataille et fait un gros butin ? » Et le vieillard écoutait, rêvait et ne savait que penser. Depuis vingt ans il avait appris à

connaître tous les bruits de la forteresse, du sommet des tours jusqu'au fond des caves ; il connaissait chaque son de trompe, soit pour le réveil, soit pour le repas ou pour la retraite : c'était son horloge. C'est ainsi qu'il mesurait le temps. Il distinguait les pas de la sentinelle sur l'avancée, le passage des gens dans les cours, sur les galeries ou le long des escaliers ; il connaissait, par la finesse extrême de son ouïe, chaque famille de corneilles ou de hiboux sous la saillie des corniches, l'endroit qu'elles préféraient à leur départ du matin, les trous où elles nichaient et le nombre de leurs petits. Et cette finesse de l'ouïe augmentait d'autant plus que depuis quatre ou cinq ans sa vue baissait, et qu'il n'avait plus la ressource, comme autrefois, de se promener derrière les créneaux à la nuit et de distinguer au loin, bien loin dans les montagnes, les gorges, les vallons, les cimes, les bouquets d'arbres qu'il avait vus de près dans des temps plus heureux, les sentiers qu'il avait parcourus, les sources où il avait étanché sa soif.

Goëtz alors était tout chauvé, à peine lui restait-il deux flocons de cheveux, blancs comme neige, autour de ses oreilles ; ses traits s'étaient ratatinés, l'éclat de la grande lumière l'avait forcé de cligner des yeux, et maintenant ses paupières étaient toujours à demi fermées. Ses mains, autrefois musculeuses, étaient faibles et sillonnées de grosses veines bleuâtres ; ses genoux tremblaient ; il parlait lentement, n'ayant que cinq ou six paroles à échanger par jour avec Hatvine, et de loin en loin quelques-unes avec Vittikab, lorsque le Comte-sauvage montait sur la plate-forme.

Mais il s'était attaché de plus en plus au monstre Hâsoum ; il l'aimait comme son propre enfant, il le trouvait presque beau, et chaque soir il grimpeait au dernier étage de la tour, pour le contempler dans son sommeil. « Pauvre être, pensait-il, descendant de tant d'illustres chefs et d'une race fameuse, ton père a honte de toi ; mais je t'aime, car tu n'es pas méchant!... Tu es fort, et si l'esprit te manque, cela vient peut-être de ce que le vieux Goëtz n'en a pas beaucoup, et n'a pu t'en donner. Tu ne parles pas, c'est vrai... ta langue est morte, mais tes yeux parlent, et ils me disent

Georges PELLERIN

Les rédacteurs et les lecteurs d'une Revue doivent former une même famille puisqu'ils collaborent au succès de la même œuvre et que les idées des uns trouvent un écho dans le cœur des autres et que souvent les sentiments de ceux-ci ne sont que les idées de ceux-là. Ce m'est donc un devoir d'amitié de présenter aux lecteurs qui, depuis la fondation de cette Revue, m'encouragent de leur estime, l'homme que j'ai choisi pour me seconder dans cette tâche, à la direction des services administratifs.

Georges Pellerin s'est fait lui-même. Jamais peut-être l'expression « fils de ses œuvres » ne fut plus méritée. Il n'y a pas de démerite à un homme de s'avouer né sans sou ni maille, et il n'y a pas de discrédit à craindre pour lui que de raconter à tous ce que cet homme est devenu. Celui-ci est un hardi, qui aime le danger non pour la parade de la foule, mais pour sa propre satisfaction. Il a fait les plus périlleuses ascensions, aéronaute distingué, il s'est aventuré le plus haut et le plus loin.

Mais c'est surtout à sa droiture que Georges Pellerin doit sa situation actuelle. Sa parole vaut l'écrit le plus légalisé du monde, il n'y a jamais failli dùt-elle lui coûter sa fortune. Son honnêteté est proverbiale parmi ses amis. On y a confiance comme en soi-même. Les plus riches lui ont confié leur fortune sans s'inquiéter d'autre chose que de son bon renom. Il est si naturellement loyal qu'on lit dans sa conscience comme en un livre.

Dans cette vie, où les plus grandes joies s'écoulent éphémères, il est un seul bonheur durable, celui de rencontrer sur sa route un sincère ami. Oreste et Pylade, ces deux touchantes figures de la Grèce antique, sont demeurés légendaires. C'est que la véritable amitié est plus rare que le véritable amour.



GEORGES PELLERIN
Directeur - Administrateur de la REVUE DES DEUX FRANCS

que tu m'aimes ! Ah ! je t'aime bien aussi, mais je me fais vieux, et quand Goëtz ne sera plus là, que deviendras-tu, pauvre cher enfant de mes maîtres ? Que deviendras-tu ? Que fera-t-on de toi ! »

Ce pauvre vieux s'attendrissait, une larme coulait sur sa joue ; il redescendait le cœur navré ; et lui, qui jadis ne valait guère mieux que les Burekar, lui qui plus d'une fois avait trempé ses mains dans le sang à Trèves, à Lutzelstein, à Landau, et qui n'avait jamais songé peut-être à Dieu, dans le temps de sa force, il priait alors, appelant la bénédiction du ciel sur Hâsoun.

Donc, ce soir-là, Goëtz se disait : « Pourquoi chantent-ils ? Quelque chose d'étrange se passe, et Hatvine, ce matin, en m'apportant à déjeuner, ne m'a rien dit. » Elle n'avait rien pu lui dire le matin, parce que Vittikab et Honeck n'étaient pas encore de retour ; mais cette circonstance l'inquiétait.

Cependant la nuit était venue ; tous les bruits du Veierschloss expiraient un à un : le silence grandissait partout dans l'air, sur la plate-forme et dans les cours. Quelques braises brillaient encore sous la cendre, au fond de la petite cheminée en ogive, et Goëtz, assis près de là, le dos au mur, sa large tête chauve inclinée, les paupières closes, s'assoupissait.

Enfin, vers onze heures, le son de la trompe du Wachtmeister passa sur le lac comme un soupir, les échos du Hôwald s'éveillèrent une seconde pour répondre, et tout se tut. Goëtz allait se lever, pour tâcher de prendre un peu de repos, lorsque tout à coup en allumant sa torche, il prêta l'oreille : au loin s'entendait un bruit presque imperceptible. « C'est Vittikab, murmura le vieillard ; il arrive ! » En effet, quelques instants après, des pas gravirent l'escalier du haut et traversèrent rapidement la plate-forme. La porte s'ouvrit, c'était le comte, le bec de son casque retourné sur la nuque, les épaules voûtées sous sa casaque de cuir roux, et le poignard suspendu par deux chaînettes en triangle sur la cuisse.

« Où est Hâsoun ? demanda-t-il d'abord.

— Il dort, monseigneur, répondit Goëtz en indiquant le plancher au-dessus.

— C'est bon..»

Et Vittikab, se retournant, jeta un regard tout autour de la terrasse, ce qu'il n'avait jamais fait, puis il entra, tira le verrou et, montrant le banc près de la table de chêne :

« Assieds-toi là », fit-il au vieillard d'un ton rude.

Goëtz obéit tout saisi ; car, pour la première fois depuis vingt ans, Vittikab n'était pas ivre ; il était calme, froid et sombre.

Que se passa-t-il alors entre le vieux chasseur et le Comte-sauvage ? quelles paroles furent échangées entre eux, quels ordres donnés, quelles promesses faites ? Dieu le sait ! mais ce dut être grave, car une heure environ après, ils ressortirent ensemble sur la plate-forme, le Burekar pâle comme la mort, le nez recourbé sur les lèvres, le menton serré ; Goëtz, la tête nue, ses deux touffes de cheveux hérissées, les yeux gonflés de larmes. Ils traversèrent ainsi les larges dalles de la terrasse. La lune brillait dans les profondeurs du ciel bleuâtre, découpant les lourdes sculptures de la balustrade sur l'abîme. A l'angle du grand escalier, au-dessus de la cour ténébreuse, Vittikab, un pied sur la marche inférieure, la main sur le manche de son poignard, se retourna et dit d'un ton bref et sourd :

« Tu m'as entendu ?

— Vous serez obéi, monseigneur », répondit le vieillard du même accent mystérieux.

Le Comte-sauvage alors descendit, et Goëtz, appuyé sur le coin de la haute balustrade, le regarda quelques secondes d'un œil terne ; puis, quand il eut disparu, levant les deux mains au-dessus de son crâne chauve, d'un geste de désespoir inexprimable, il rentra dans la tour en gémissant tout bas, et poussant de petits cris plaintifs, qu'il s'efforçait en vain d'étouffer pour ne pas éveiller Hâsoum ; mais il ne pouvait les retenir, et tremblait comme une feuille des pieds à la tête. Heureusement le pauvre être qu'il gardait avait le sommeil profond : tout le jour il se donnait du mouvement, grimpant de poutre en poutre jusqu'au toit d'ardoises de la

tour des Martres, haute de cent vingt pieds, et regardant par les étroites meurtrières la plaine et la montagne, le lac, les vallées verdoyantes et les bois. C'était là toute sa vie. Il dormait bien : Goëtz put sangloter et gémir à son aise.

Vous pensez bien qu'au milieu des grands préparatifs qui se faisaient alors pour les noces de Vittikab, personne ne s'inquiéta de Goëtz, et que tout cela se passa complètement sous silence. Mais celui qui voit tout, avait assisté à la conférence du Comte-sauvage et du vieux chasseur ; il commençait à se lasser de toutes ces choses ; l'heure était proche !

Dès le lendemain Vittikab fit partir une trentaine de reiters dans toutes les directions du Hundsrück : les uns pour réunir à la hâte les ouvriers charpentiers, menuisiers, forgerons de cinquante villages ; les autres pour convoquer les marchands d'étoffes, les cuisiniers et pâtissiers célèbres de tous les pays, jusqu'à Strasbourg, Spire et Mayence ; d'autres portant les invitations aux margraves, landgraves, burgraves, comtes et barons des lignes du Rhin, de la Meuse et de la Moselle.

Le fameux architecte Jérôme de Spire arriva deux jours après ; il entreprit d'élever d'immenses arcades au-dessus de la grande cour, qui devait servir de salle à cette fête de Balthazar, et dès lors les voutes du Veierschloss, ses corridors et ses galeries, au lieu du son des trompes, du hennissement des chevaux, des aboiements de la meute et du frémissement des armes, n'entendirent plus que le bruit cadencé de la scie, de la hache et du marteau.

Les forêts d'alentour, remplies de bûcherons, retentirent jour et nuit du craquement des grands sapins et des chênes tombant les uns sur les autres, et du grincement des chariots attelés de trois paires de bœufs, et presque écrasés sous le poids de ces masses énormes.

Alors on vit des échafaudages sans nombre se dresser autour des remparts, le triangle des chèvres se découper dans le ciel à la cime des tours, avec leurs câbles et leurs poulies, élevant les poutres sur les plates-formes ; et des

fourmilières d'ouvriers se cramponnant aux leviers, tournant les crics, équarrissant les troncs et taillant des mortaises.

Le vieil architecte Jérôme, debout au pied de l'escalier, avec sa longue barbe jaune en pointe, sa tête chauve, sa robe de velours noir à larges manches, ses règles, ses équerres et ses compas, traçait du matin au soir des lignes rouges et noires sur un parchemin ; les reiters, autour de lui, regardaient par-dessus son épaule sans rien y comprendre ; et les maîtres ouvriers, à la file, venaient recevoir ses ordres et les porter dans tous les coins du bâtiment.

Les assises furent bientôt établies, et les arcades ne tardèrent point à s'arrondir sous le ciel.

Mais, au milieu de cette grande activité, l'homme le plus occupé peut-être était Zaphéri Honeck ; car si les Comtes-sauvages voulaient se montrer somptueux en constructions, décorations et festins, ils se faisaient bien plus gloire encore de leurs grandes chasses, étant les plus fameux chasseurs de la vieille Allemagne.

Or, maître Honeck, comme premier veneur du Burckar, était chargé de cette partie de la fête. Le comte avait mis à sa disposition les écuries et toute la meute. Mais pour employer tout cela d'une manière grandiose et digne de la solennité présente, ce n'était pas une petite affaire ; il fallait les talents naturels et l'expérience consommée d'un homme tel que Zaphéri, connaissant le pays à fond, l'art d'organiser des cavalcades, d'établir les relais, de harder les chiens et de déterrer le gibier.

(A Suivre).

Erckmann.

LES THÉÂTRES

On a joué, ces jours-ci, à l'Opéra, *Don Juan*, avec MM. Renaud, don Juan ; Fournets, Leporello ; Bartet, Mazetto ; Chambon, le commandeur ; Beyle, don Ottevio ; Mmes Lafargue, dona Anna ; Darcey, dona Elvire ; Lucy Bertet, Zerline.

Et les applaudissements n'ont pas manqué.

*
* *

A la Comédie-Française, les *Demoiselles de Saint-Cyr*, reparaissent sur l'affiche avec Mme Leconte pour la première fois dans le rôle de Charlotte, et M. Georges Berr pour la première fois également dans celui d'Hercule Dubouloy.

On a commencé à ce théâtre la plantation des décors de *Louis XI*, ce qui semble indiquer que la date de la reprise du drame en vers de Casimir Delavigne n'est plus éloignée.

Tous les jours on répète d'affilée les cinq actes de cet ouvrage.

*
* *

Les effets de la chaleur. La Comédie-Française a 4.000 francs de frais quotidiens. Elle doit, de par la loi qui la régit, jouer tous les jours.

Or, la température que nous traversons la condamne à

encaisser, avec la *Mégère apprivoisée*, le 16 août, 341 francs, et avec les *Folies amoureuses* et *Horace*, le 17 août, 559 francs.

Calculez ce que perd chaque jour la Comédie l'été. Et c'est pourquoi, l'hiver, la moyenne nécessaire pour que le partage de fin d'année soit possible est de 6.000 francs.

Les auteurs joués en hiver doivent payer pour l'été. Rarement, du reste, la chaleur a sévi comme cette année et — comme dirait M. Sarcy — le piquant, c'est qu'il fait plus frais dans un théâtre que dehors.

— Oui, disait un sociétaire, il y fait frais, mais on n'y fait pas ses frais.

Mais c'est la gloire de la Comédie de rester ouverte comme un musée.

*
* *

Le théâtre des Variétés (saison lyrique) vient encore de rapporter un magnifique succès avec le *Trouvère*.

*
* *

La chapelle de Mme Patti.

Mgr Mostyn s'est rendu la semaine dernière au magnifique château de Craig-y-Nos, que Mme Patti s'est fait construire dans la partie la plus pittoresque du pays de Galles, et y a consacré une chapelle.

Un prêtre catholique résidera désormais au château en qualité d'aumônier.

*
* *

Voici la distribution, au théâtre de la République, de la *Fille aux Ecus* :

MM. Garat-Derval, Frantz de Montferrier ; Francisque, François Bénard ; Guiraud, Jean Humelin ; Scipion, Humelin père ; Bacquié, docteur Morelli ; H. Legrand, Xavier de Saint-Ferréol ; Dubuard, Un domestique ; Primard, Un garçon d'hôtel. Mmes Riquet-Lemonnier, Madeleine Bénard ; Villars, Marie Bénard ; Lévi-Leclerc, Diane d'Arles ; Riom,

Comtesse de Montferrier ; Petite Lietot, Jacques ; Petite Charlotte, Jeanne.

* * *

On répète en ce moment, à Marigny, une jolie pantomime pour laquelle le grand artiste qu'est le mime Séverin a été spécialement engagé.

Titre : *La Cigale et la Fourmi*, de M. Edmond Char, pour le livret, et André Colomb, pour la musique.

Ainsi Marigny ne recule devant aucun effort pour conserver la vogue dont il jouit cette saison.

* * *

Bullier. — Par ces chaudes soirées d'été, où chacun est avide de fraîcheur, le « Jardin Bullier », avec ses fêtes des jeudis et ses soirées des samedis et dimanches, est l'établissement préféré pour quiconque désire passer joyeusement la soirée.

Fantasio.



SPECTACLES

Opéra. — 8 h. *op.* — Don Juan —
Lohengrin — Faust.

Français. — 8 h. 1/2. — Le gendre
de M. Poirier — L'aventurière —
Hernani.

Opéra-Comique. — Clôture.

Odéon. — Clôture.

Renais sance. — Clôture.

Vaudeville. — Clôture.

Gymnase. — Clôture.

Variétés. — La Martyre.

Gaité. — 8 h. 1/2. — La Poupée.

Palais-Royal. — Clôture.

Porte-St-Martin. — Clôture.

Ambigu-Comique. — 8 h. 1/2. —
La bande à Fifi.

Folies-Dramatiques. — 8 h. 1/2. —
Le papa de Francine.

Th. Cluny. — 8 h. 1/4. — Le marraine
de Charley.

Th. de la République. — 8 h. 1/2.
La fille aux œufs

L'Athénée-Comique. — Clôture

Le Jardin de Paris. — Concert
Promenade.

Olympia. — 8 h. 1/2 Barbe-Bleue. —
Les Favorites.

Les Ambassadeurs. — 8 h. — Lise
Fleurion. — La Revue en Fleurs, etc.

L'Alcazar d'été 8 h. — Polin, Fragson
etc.

La Tour Eiffel. — 8 h. — Concert —
Paris-Fumiste.

Trianon. — Allons-y !...

Le Cirque d'Été. — La Belle Guerero.
Les Japonais.

La Roulotte. — Clôture.

Marigny-Théâtre. — 8 h. 1/2. — La
Bulle d'Amour.

Moulin-Rouge. — Tous les soirs, à
8 h. 1/2. — Concert-Bal.

La Cigale. — 8 h. 1/2. — Pour qui
votait-on ?

Cinématographe. — Le Voyage au
Japon.

Bullier. — Tous les jeudis, bal mas-
qué.

Musée Grévin. — Le drame de Bicêtre,
etc., etc.

Jardin d'acclimatation. — Ouvert
tous les jours. — Concert tous les
dimanches.



Notre collaborateur et ami, M. Edouard Richard, vient de recevoir de M. Pascal Poirier, sénateur du Canada, la charmante lettre suivante que nous nous faisons un plaisir de reproduire :

Shediac N. B., le 5 août 1893.

Mon cher Monsieur Richard,

Votre belet sympathique article fera connaître en France le grand bienfaiteur de l'Acadie : et en cela vous aurez encore une fois fait œuvre de bon Acadien.

Tout ceci me fait d'autant plus plaisir que j'attrape, pour ma part, de jolies choses, pour lesquelles je vous remercie très vivement. Quand vous avez écrit votre tout excellent livre, je me suis mis à l'œuvre, à diverses reprises, pour en donner une appréciation à nos journaux : mais je ne pouvais rien produire qui me satisfît, et, découragé, je n'ai finalement rien publié.

Je sentais que je le devais — il n'y a pas eu de mauvais vouloir — et c'est pourquoi je vous en écris aujourd'hui un peu sous forme d'excuse.

Ce sont de bonnes nouvelles d'archiviste que vous me donnez. J'en attendais de pareilles de vous, au reste, sachant bien que, sans négliger en rien vos devoirs généraux, vous auriez tout particulièrement l'œil aux bouquins et papiers acadiens.

J'ai hâte que vous nous revéniez au Canada pour causer de toutes les belles choses que vous aurez vues dans le grand Paris. Entre temps vous allez sans doute continuer d'écrire dans la *Revue des Deux Frances*. Je suis abonné d'aujourd'hui.

Croyez, mon cher Monsieur Richard, à l'assurance de mes meilleurs sentiments, et agréez tous mes remerciements.

PASCAL POIRIER.

LES LIVRES

Nous avons reçu pour la Bibliothèque de la Revue :

Savoir Souffrir, 1 vol., par Jacques Roulet. — Edition de *L'Idée*, 12, rue Lagrange, Paris.

* *

Le Père Hecker, fondateur des « Paulistes » américains, — 1 vol., 3 fr. 50. — par le Père W. Elliott. — Librairie Victor Lecoffre, 90, rue Bonaparte, Paris.

Ce livre est rempli d'une belle et douce philosophie. L'introduction est de Mgr. Ireland et la préface par l'abbé Félix Klein.

* *

La Rencontre, 1 vol., par Abel Letalle. — Henri Jouvne, éditeur, 15, rue Racine, Paris.

* *

Pierre Robert, 1 vol., 2 fr. 50, par Adolphe Boschot. — Librairie Perrin, 35, quai des Grands-Augustins, Paris.

Pierre Robert est un joli roman très vécu et plein de sentiment.

L'Argus.

MADAME NAPOLEON LAMARCHE ET SA JEUNE FILLE DIANA

Rendues à la santé et au bonheur, par l'usage des Pilules Rouges du Dr. CODERRE

Madame Lamarche souffrait du retour de l'âge, sa fille pâle et faible souffrait de faiblesse féminine et débilité générale.

La mère et la fille, toutes deux jouissant maintenant d'une parfaite santé, recommandent à toutes les femmes et les jeunes filles malades de ne plus souffrir mais de se guérir en prenant l'unique remède au monde pour les maladies des femmes : Les Pilules Rouges du Dr. Coderre.

Pourquoi suis-je toujours si fatiguée? Pourquoi suis-je toujours si faible? Pourquoi suis-je toujours si misérable? — Ces questions sont répétées et entendues tous les jours, à chaque instant dans toutes les maisons. Elles sont faites par des jeunes filles aussi bien que par des femmes. — Jeunes filles, épouses et mères de famille, vous avez perdu votre bonheur, vous ne jouissez pas de la vie, parce que vous souffrez de maladies particulières à votre sexe. Tout vous fatigue, vous vous sentez tristes, découragées, vous souffrez de maux de reins, troubles nerveux, lassitudes, irrégularité des menstrues, douleurs dans le bas-ventre, prostration physique et morale. Ces symptômes vous conduiront à des maladies incurables, peut-être à la mort, si vous les négligez, il faut donc de suite prendre le seul remède qui peut vous guérir. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont l'unique remède au monde dont les femmes peuvent compter pour se guérir : elles ont guéri des milliers de jeunes filles et de femmes, de tout âge et de toutes conditions, elles ont sauvé des milliers de vies. Lisez les deux témoignages suivants : « Il y a trois ans je commençai à être très souffrante de maladies causées par le retour de l'âge, j'avais des douleurs dans la tête, mal d'estomac, mal de dos. J'avais des chaleurs qui me mettaient toute en transpiration, mal dans les côtés et douleurs dans tous les membres. Ma digestion était très mauvaise, j'avais perdu la mémoire, j'étais triste et découragée. J'étais obligée de rester couchée, je ne pouvais rien manger, je vivais au pain et à l'eau. J'étais rendue au dernier degré de faiblesse, quand une amie me conseilla d'essayer les Pilules Rouges du Dr Coderre. J'ai suivi son conseil et, aujourd'hui, je suis parfaitement bien, je ne souffre plus que d'une chose : c'est le besoin de toujours manger. Je me sens une toute autre personne. Je vous permets de publier mon témoignage et je ne

Rappelez-vous que nous avons à votre disposition un éminent médecin spécialiste pour les maladies des femmes. Envoyez-lui une description complète de votre maladie. Le médecin vous répondra confidentiellement et absolument pour rien. Adressez comme suit : « Dept. médical, boîte 2306, Montréal. »

En garde contre les Pilules qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25 la boîte. Ces pilules sont des imitations, refusez-les. Si vous ne pouvez vous procurer les Pilules Rouges du Dr Coderre où vous demeurez, écrivez-nous en envoyant 0 fr. 50 en timbres-poste pour une boîte ou 2 fr. 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons dans toutes les parties du pays et à l'étranger franc de port. Donnez votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez : Compagnie chimique franco-américaine, boîte 2306, Montréal. Can.



Monsieur NAPOLEON LAMARCHE



MADAME DIANA LAMARCHE

manquera jamais de recommander ce précieux remède. Mme Nap. Lamarche, 4, rue Rose de Lima Saint-Henri, Montréal. »

Encore une autre preuve ; lisez : « Je demeure avec mes parents, et le travaille à la manufacture de coton. Depuis un an, j'ai constamment souffert de grande faiblesse causée par la pauvreté du sang. J'avais toujours mal à la tête, douleurs dans les reins, mal d'estomac, de côtés, le cœur malade, pas de courage pour rien, toujours prête à pleurer. A chaque mois j'endurais des douleurs atroces, et j'étais obligée d'être deux ou trois jours sans pouvoir aller travailler. Aucun remède ne m'avait soulagée. Encouragée par l'exemple de ma mère qui s'était guérie par les Pilules Rouges du Dr Coderre, je résolus d'en prendre, et c'est à peine croyable, mais je suis complètement guérie. Puisse mon exemple encourager toutes les jeunes filles malades à se guérir comme moi. Diana Lamarche. »

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont un remède sûr et certain pour le beau mal, le mal de tête, les maux de reins, de côtés, elles font désenfler les pieds et les mains, douleurs des maladies mensuelles, douleurs dans le bas-ventre, irrégularités, leucorrhée, hystérie, douleurs dans l'estomac, toutes les maladies du changement d'âge, manque d'énergie, fatigue après le moindre exercice, vertige, étourdissements, bourdonnement dans les oreilles, dépression de l'esprit ou mélancolie ; aux femmes pâles et faibles, les Pilules Rouges du Dr Coderre font du sang rouge, riche et pur, elles rendent les joues roses, les yeux ternes luisants, l'appétit aux estomacs faibles, celles que la maladie rend de mauvaise humeur deviennent souriantes et courageuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises par la femme la plus délicate, elles sont recommandées en tout temps et sous toute condition.

LA MODE PARISIENNE

SUPPLÉMENT SPÉCIAL

DE LA

REVUE DES DEUX FRANCES

L'Administration se charge de fournir les patrons sur demande.

FIGURINES EXTRAITES DES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES JOURNAUX DE MODES PROFESSIONNELS, 8, RUE RICHELIEU, PARIS



Fillette de 12 à 13 ans. — Robe en éolienne. La jupe, composée de trois volants ondulés superposés, est montée à plat devant et forme deux plis couchés derrière. Corsage légèrement blousé à la taille, ouvert devant sur une chemisette de satin de Bengale encadrée d'un double revers ondulé tournant en col derrière. Manche à petit bouffant. Ceinture en peau blanche fermée de côté par une boucle incrustée de pierres.



Toilette de promenade en drap sable. — Jupe en forme montée à plat autour de la taille, coupée au milieu par une bande de guipure, le bas légèrement ondulé et garni d'application de même guipure est rattaché du haut par des pattes boutonnées. Corsage ajusté à basque arrondie, ouvert de chaque côté sur une bande de même guipure, le milieu du devant formant plastron plat rappelant la garniture de la jupe serre à la taille par une ceinture de satin. Manche à coutures piquées. Col à pointes.

Costume tailleur en covercoat. — Jupe très plate en haut, bien évasée du bas. Corsage ajusté; le dos, à trois coutures, a une basque rapportée, courte sur les côtés, et formant deux pans d'habit derrière avec deux boutons de fantaisie. Le devant du corsage, tout à fait ajusté, semble fermé par une patte arrondie tenant au devant droit. Col évasé arrondi par devant. Manche ajustée évasée sur la main.



Toilette de ville en cachemire double. — Robe Princesse, ornée d'un boléro de guipure noire; le devant, boutonné de côté, est coupé en carré sur la poitrine et rattaché au boléro par une patte arrondie fixée par un bouton.



Toilette de ville en drap satin bleu foncé — Jupe entièrement plate du haut, sans couture derrière et fermée de côté. Corsage à basque courte, serré à la taille par une ceinture de peau incrustée de turquoises. Manche plate.

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ

EN SEPT VOLUMES

Le plus complet,

Le plus moderne,

Le mieux illustré

des Dictionnaires encyclopédiques français.

Le NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ est publié par fascicules de 16 pages à 50 centimes, qui paraissent chaque semaine depuis le 1^{er} Avril 1897. Il y aura au moins 360 fascicules, devant former sept volumes. Les souscripteurs peuvent, s'ils le préfèrent, recevoir l'ouvrage par séries brochées de 10 fascicules, paraissant tous les deux mois et demi environ, ou par volumes, brochés ou reliés, au fur et à mesure de l'apparition.

SOUSCRIPTION A FORFAIT : 170 FRANCS

(LA RELIURE EN SUS : 5 FRANCS PAR VOLUME)

Paiement ; Pour la France, par traites trimestrielles de 10 francs, la première, le 5 du mois qui suit la date de la souscription ;

— Pour le Canada, en cinq versements égaux, de six mois en six mois, le premier en souscrivant.

La souscription à forfait garantit contre toute augmentation de prix, quel que soit le nombre de fascicules à paraître.

LIBRAIRIE LAROUSSE, 17, rue Montparnasse, Paris. — Succursale, 58, rue des Ecoles (Sorbonne).

On souscrit également chez tous les Libraires de France et de Canada.

Demander GRATIS un fascicule pour COMPARER avec les autres Dictionnaires.

ENTREPRISE DE PLOMBERIE

MAISON CHAYS

1, Rue de Dunkerque, 1

PARIS

Installation complète de Salles de Bains

CABINETS DE TOILETTE ET LAVABOS

Spécialité d'Appareils sanitaires

SIPHONS, RÉSERVOIRS DE CHASSE

Pompes de tous Systèmes

ENVOI DE CATALOGUE SUR DEMANDE

PARIS — 1, Rue de Dunkerque — PARIS

INSTRUMENTS DE CHIRURGIE OCULAIRE ET LARYNGOLOGIQUE

ACCUMULATEURS "MAJOR"

MAJOR

Officier d'Académie. — Membre du Jury, Paris 1895
Premières récompenses aux Expositions

Fournisseur de la Clinique Ophthalmologique, de l'Hôtel-Dieu de Paris
et des Hôpitaux

91 — Boulevard Saint-Germain — 91
PARIS

(CI-DEVANT 2, RUE THÉNARD)

PUYJALINET, TAILLEUR

Médaille d'Or, Paris 1894

QUELQUES-UNS DES PRIX DE LA MAISON :

Complet Veston	depuis	80 à 100	francs
— Jaquette	—	90 à 110	—
— Redingote	—	100 à 130	—
— Habit de cérémonie . .	—	125 à 150	—

Le complet comprend toujours les trois pièces : l'habit, le gilet et le pantalon

Pardessus depuis 70 à 120 francs

15, rue des Martyrs, PARIS

P. S. — Adresser la mesure avec la commande (et y joindre un acompte de 50 0/0 sur le complet choisi) à M. PUYJALINET, 15, rue des Martyrs, PARIS.

L'Administration de notre Revue, à Montréal, donnera tous les autres détails nécessaires, si besoin en est.

LES BUREAUX

DE LA

Ligne "ALCAN"

SE TROUVENT

7, Rue Scribe, PARIS

PHARMACIE

de l'École de Médecine

18, Carrefour de l'Odéon et 1 rue de l'Odéon

PARIS

REMÈDES AMÉRICAINS

Remise particulière aux Abonnés de la Revue
des Deux Frances.

Ameublements Complètes

MAISON DE CONFIANCE
ANC^{NE} M^{ON} LOCH

LEMESLE, Succ^r

98, boulevard Saint-Germain

← PARIS →

VENTE — ACHAT — ÉCHANGE

de tous Objets Mobiliers Neufs et d'Occasion, Anciens et Modernes

GRANDS GARDE-MEUBLES

99, Boulevard Saint-Germain et au Parc St-Maur

LIBRAIRIE DES SCIENCES MÉDICALES

OLLIER HENRY

PARIS — 41 et 15, RUE de L'ÉCOLE de MÉDECINE — PARIS
Près de la Faculté de Médecine et de l'École
Pratique

Grand choix de livres de Médecine. Thèses
Mémoires etc. Livres de Sciences, Littérature, Ins-
truments de Chirurgie et de Sciences, avec une très
forte réduction. — Impression d'ouvrages, Thèses et
Mémoires. — Reliures.

Expédition en Province et à l'Étranger. — Port à
la charge du destinataire

Envoi du Catalogue des dernières Nouveautés, franco sur demande

Toute commande doit être accompagnée d'un Chèque
ou d'un Mandat-Poste sur Paris. — Les envois sont tou-
jours faits par le retour du courrier.

HERNU, PÉRON & C^O L^{TD}

95, Rue des Marais — 61, Boulevard Haussmann

PARIS

MAISONS à LONDRES, BOULOGNE-SUR-MER
LE HAVRE, MARSEILLE, MAZAMET, ANVERS, etc.

AGENCE MARITIME

Frêt, Passages, Émigration

ASSURANCES MARITIMES

Correspondants dans tous les principaux centres du Globe.

AGENTS GÉNÉRAUX DE :

Dominion Line, Liverpool au Canada,
tous les jeudis.

Beaver Royal Mail Line, Liverpool au
Canada, tous les Samedis.

Canadian Pacific Ry. (Voyages autour du
monde).

Peninsular et Oriental S^N C^o, Indes, Chine,
Japon, Australie.

Leigh Valley R. R^d des États-Unis.

Renseignements immédiats sur demande à

HERNU, PÉRON C^O L^{TD} PARIS

95, rue des Marais. POUR FRÊT.

61, boulevard Haussmann. POUR PASSAGE.

Maison BILLET

CHAPELLERIE DE CHOIX

PRIX SPÉCIAUX

Pour les Abonnés de La Revue des Deux Frances

SPÉCIALITÉS DE CHAPEAUX

ANGLAIS

PARIS — 43, rue de Rennes — PARIS

GRANDE CHEMISERIE MODÈLE

168, boulevard St-Germain, 168

H. ANDRÉ

CHEMISES SUR MESURE

Trousseaux pour Hommes

CHAPELLERIE, GANTERIE, CHAUSSURES

REMISE 6 0/0 AUX ABONNÉS DE LA REVUE

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

Paquebots-Poste Français

LIGNE DU HAVRE A NEW-YORK

Départs du Havre et de New-York tous les samedis.

LIGNE DES ANTILLES, DE COLON ET DU MEXIQUE

Départs mensuels :

Du Havre les 16 et 22, de Saint-Nazaire les 9 et 21, de Bordeaux les 19 et 26.

Pour la Guadeloupe, la Martinique, Sainte-Lucie, les Guyanes, Saint-Thomas, Porto-Rico, Haiti, Saint-Dominique, le Venezuela, la Colombie, le Mexique, le Centre-Amérique, le Sud et le Nord Pacifique.

LIGNES DE LA MÉDITERRANÉE

Départs quotidien de Marseille

Pour Alger, Oran, Bône, Philippeville, Tunis, Malte, Mehdia, Monastir et Sousse.

SERVICES DES COLIS POSTAUX

Pour l'Algérie, la Tunisie, Malte, la Guadeloupe, la Martinique, les Guyanes, françaises et néerlandaises, les Antilles danoises, Curaçao, le Mexique, la Colombie, le Salvator, le Venezuela et Costa-Rica.

BUREAUX A PARIS

6, RUE AUBER — 12, BOULEVARD DES CAPUCINES — 5, RUE DES MATHURINS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE CHIRURGIE

TELEPHONE
810.38

TELEPHONE
810.38

Instrumente de Chirurgie ~ Électricité Médicale

LOCATION D'APPAREILS ET D'INSTRUMENTS POUR OPÉRATIONS — APPLICATION DES RAYONS RÖNTGEN

Spécialité pour Oculistes et Laryngologistes

GÉNISSEON & VAAST

Médaille d'Or 1894
Hors Concours 1895

CATALOGUES
Spéciaux sur demande



La Maison GÉNISSEON et VAAST, se charge d'expédier, dans un délai très bref, toutes les Commandes de ses Clients d'Amérique :

LIVRES DE MÉDECINE COMME INSTRUMENTS DE CHIRURGIE

PATE ÉPILATOIRE DUSSEY

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 30 fr. ; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. franco mandat.) — Pour les bras, employer le PILIVORE — DUSSEY, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la REVUE DES DEUX FRANCES sont interdites dans tous les pays, y compris la Suède et la Norvège, à moins d'accord préalable avec notre administration.

Imprimerie Vve Albouy, 75, avenue d'Italie. — Paris.